IMAGES



LA LUFTWAFFE VAINCUE

25 millièmes
En PALESTINE 35 mils
En SYRIE & LIBAN 35 piastres
En IRAK 36 fils

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 715 — LE CAIRE (EGYPTE)
23 MAI 1943

GIBRALTAR
ALGER
13 MAI
La campagne nord-africaine a pris fin
BIZERTE
TUNIS
SICILE
TURQUIE
A.T.
CASABLANCA
8 NOVEMBRE
Les Américains débarquent sur plusieurs points
15 NOVEMBRE
La Première Armée débarque et pousse vers la frontière tunisienne
7 MAI
MATEUR
1er MAI
SOUSSE
KAIROUAN
MER IONIENNE
CRETE
MER MEDITERRANEE
CHYPRE
12 AVRIL
6 AVRIL
WADI AKARIT
LIGNE MARETH
25 MARS
TRIPOLI
21 NOVEMBRE
BENGHAZI
TOBROUK
ALEXANDRIE
23 JANVIER
SYRTE
EL ALAMEIN
21 DECEMBRE
13 NOVEMBRE
LE CAIRE
EL AGHEILA
DEPRESSION de KATTARA
14 DECEMBRE
2 NOVEMBRE
Rommel battu commence à se retirer

BILAN d'une campagne

3.000 kilomètres ont été couverts par la Huitième Armée d'El Alamein jusqu'au nord de la Tunisie. La poursuite des armées germano-italiennes a duré six mois. La Libye a été occupée, complétant la conquête de l'empire de l'Italie. L'Afrique du Nord a été gagnée à la cause alliée. La Méditerranée méridionale est nettoyée.



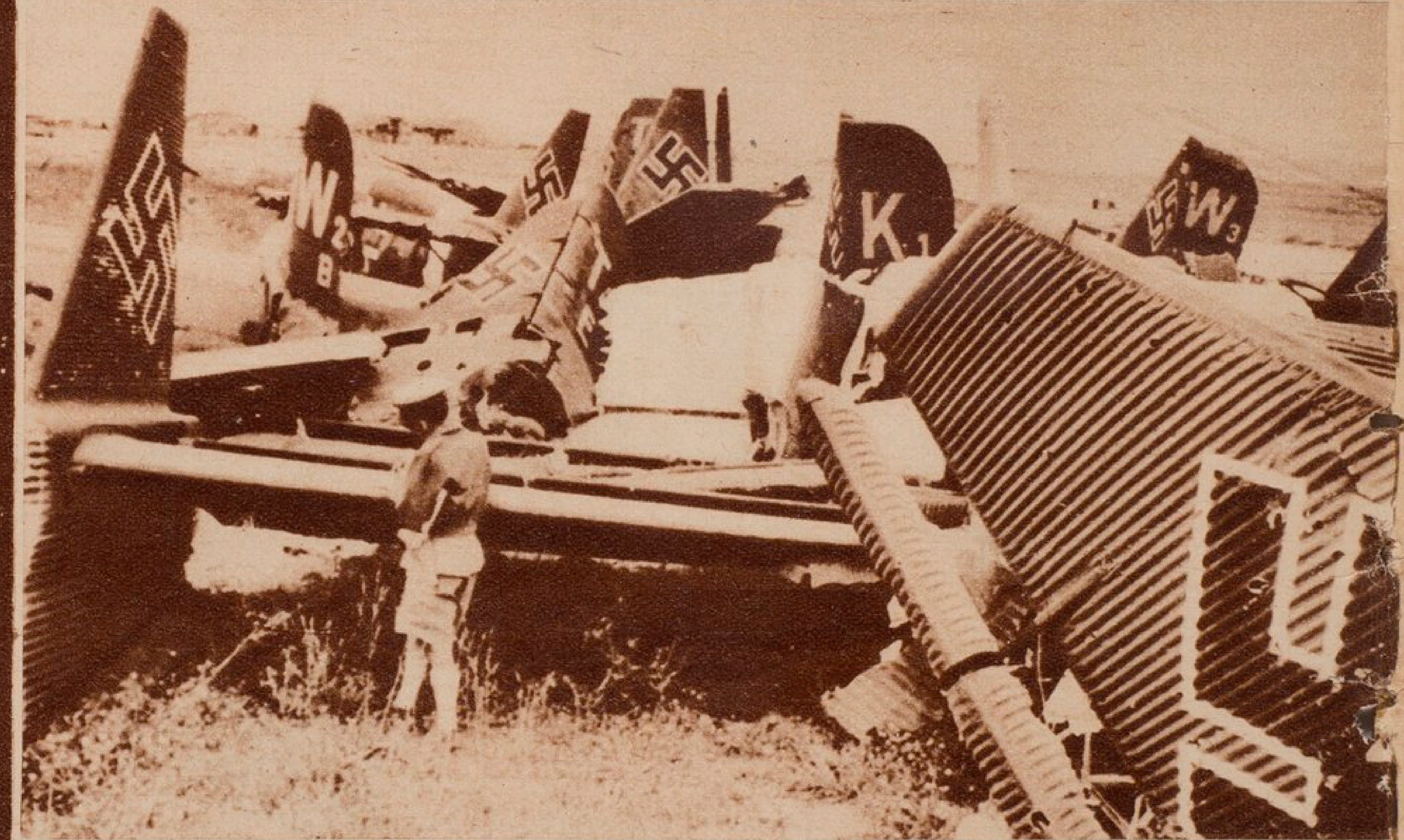
10.500.000 tonnes de navires alliés ont été affectées au ravitaillement des troupes alliées en Afrique du Nord jusqu'à la mi-avril 1943. Sur ce chiffre, le total des pertes se monte à 2 1/2 pour cent. En une seule nuit, au cours du mois de mars dernier, 1.000.000 de tonnes de navires alliés ont traversé le détroit de Gibraltar. De l'aveu même des nazis, les sous-marins axistes n'ont pu manœuvrer à leur aise en Méditerranée.



204 navires ennemis ont été coulés ou endommagés par les sous-marins alliés en Méditerranée depuis le débarquement en Afrique du Nord. Sur ce nombre, il a été confirmé que 100 ont été définitivement détruits et il est plus que probable que des navires endommagés n'ont jamais pu atteindre leur base. Du 8 novembre 1942 à la mi-avril 1943, les forces aériennes et navales alliées ont coulé un sur deux navires qui essayaient de ravitailler les troupes de l'Axe.



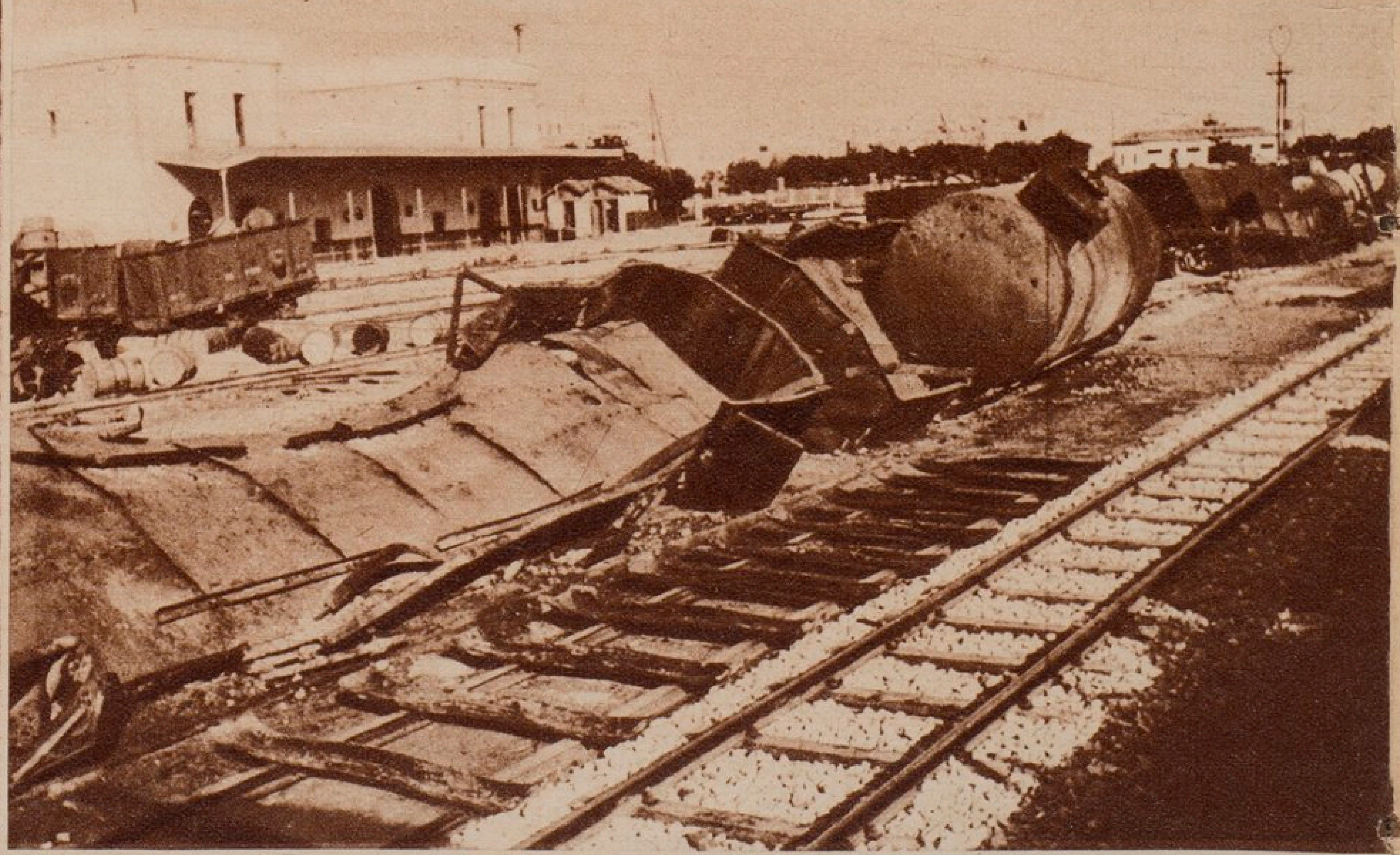
199 transports ennemis ont été détruits sur le théâtre d'opérations africain entre le 1er janvier et le 27 avril 1943 (soit 40 JU 52 détruits le 10 avril, 31 le 11 avril, 45 le 18 avril et 20 ME 323 à six moteurs le 22 avril) et plusieurs autres endommagés. La destruction de ces avions fut une des causes qui déterminèrent l'échec de l'évacuation de l'Afrika Korps.



2.655 avions nazis ont été détruits ou endommagés depuis El Alamein, alors que durant la même période les Alliés n'ont perdu que 631 appareils. L'aviation ennemie a été complètement chassée du ciel africain, et les armées ennemies restèrent sans support aérien. 10.000 véhicules ennemis ont été capturés ou endommagés durant la campagne d'Afrique du Nord.



365.000 hommes ont été perdus par l'Axe pendant les six mois de la dernière campagne africaine. L'ennemi a perdu 75.000 hommes au cours des opérations où Allemands et Italiens furent chassés d'Egypte. En Afrique du Nord, l'ennemi a perdu entre le 1er janvier et le 15 avril 1943 plus de 66.000 hommes entre tués, blessés et prisonniers. Rien que dans la dernière semaine de combats en Tunisie, les Alliés ont fait 224.000 prisonniers



9.000 tonnes de bombes alliées ont été jetées sur les objectifs de l'Axe, aérodromes, navires, concentrations de troupes, dépôts, etc., depuis novembre 1942, dont 5.750 durant la période du 18 février jusqu'au 9 mai 1943. Dans la seule semaine allant du 17 au 23 avril 1943, 1.000 tonnes de bombes ont été jetées sur des objectifs ennemis. Une bombe de 2 tonnes coûte 350 livres et une de 500 kilos revient à 100 livres. La retraite axiste a coûté à l'ennemi 500

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Badoglio

L'HOMME DU ROI

C'est le soir, à Rome, au Palais de Venise. A l'extrémité d'une pièce immense, il y a un bureau qu'une lampe éclaire doucement. Derrière ce bureau, le visage dans l'ombre, il y a le Duce. Et, devant le bureau et devant le Duce, deux hommes : le maréchal Badoglio, grand chef d'état-major général, et le général Pariani, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre.

Conférence. On parle canons, mitrailleuses, tanks, divisions motorisées, Espagne, Libye, Corse...

Aujourd'hui, le maître de toute l'Italie fait le point. Il passe en revue ses forces, les pèse, les dissèque, les analyse.

Nous sommes en janvier 1939. L'atmosphère internationale est chargée de lourds nuages. Le fantôme de la guerre se profile à l'horizon.

Badoglio parle. Badoglio, c'est le vainqueur de la guerre d'Abyssinie. Un homme de 67 ans, encore robuste. C'est le meilleur officier supérieur italien. C'est lui qui s'emploie à moderniser et à améliorer le matériel de l'armée. Celle-ci, forte de 550.000 à 600.000 hommes, a subi, sous l'impulsion du régime, de radicales transformations. Mais Badoglio n'a jamais caché que ses cadres n'étaient pas parfaits : « Il y a encore bien à faire, a-t-il écrit au lendemain de la guerre d'Ethiopie. Les cadres, les cadres élevés en particulier, ne s'improvisent pas. »

Maintenant, Badoglio déplie une vaste carte qu'il a fait dresser à l'intention des journaux qui la publieront demain. Cette carte montre la répartition des forces de terre en Italie et dans l'Empire.

— En 1915, prononce-t-il, nous n'avions que 14 corps d'armée et 35 divisions. Aujourd'hui, nous pouvons annoncer au monde que nos forces s'élèvent à cinq commandements de corps d'armée, un commandement supérieur des forces armées, 17 corps d'armée nouveaux, 4 corps d'armée spéciaux (un corps cuirassé à grand rayon d'action, un corps alpin, un corps rapide et un corps libyen), 51 divisions d'infanterie de ligne, 14 divisions spéciales (motorisées, blindées, alpines, etc.), 7 commandements de garde à la frontière et 3 commandements d'îles et de places.

Le Duce a écouté tous ces chiffres, impassible.

— C'est bien. Mais il faudra veiller à ce que les journaux fassent de tout cela un étalage impressionnant. Il est bon de montrer de quoi nous sommes capables.

C'est ce même Badoglio, maréchal de l'Empire, réorganisateur de l'armée italienne, qui fut destitué par Mussolini quelque temps après la déclaration de la guerre pour sa fidélité à la monarchie italienne. Rappelé en 1941, il fut invité à déposer un rapport sur la situation dans laquelle se trouvait l'armée italienne en Albanie lors de la guerre italo-grecque. Son rapport fut une critique directe adressée à Mussolini : « Cette campagne, y disait-il, a commencé et a été continuée dans les circonstances les plus défavorables. » Le maréchal fut relégué de nouveau dans l'ombre.

En Italie, on appelle Badoglio l'Homme du Roi. Si une dictature militaire venait à s'imposer après l'effondrement du fascisme, il ne serait pas étrange que le maréchal Badoglio jouât dans la péninsule le rôle tenu en France par le maréchal Pétain.

NOTRE COUVERTURE

LA LUFTWAFFE VAINCUE...

Un aviateur nazi blessé, dont l'appareil a été « descendu » en Tunisie par les chasseurs alliés, semble méditer sur le triste retour des choses... La victoire de l'Axe doit ne plus lui sembler qu'un mythe... La Luftwaffe a été balayée de la Méditerranée.

REVUE DES 7 JOURS

Il n'est probablement pas un coin du monde où l'on ne se pose la question : « Et maintenant ? » Les spéculations sont nombreuses, mais toutes convergent sur un seul point : les Alliés ont pris l'offensive et ils ne s'arrêteront pas avant de remporter la victoire. Tous les yeux sont braqués sur Washington, où M. Churchill et le président Roosevelt, assistés de leurs experts militaires, mettent au point les détails de la stratégie prochaine des Nations Unies. D'après les commentateurs, il n'est pas question, au cours de cette conférence, d'examiner les problèmes de l'après-guerre. Seules des questions militaires sont soumises aux dirigeants des deux grandes démocraties, la présence des experts navals et militaires en est une preuve. Cette conférence déterminera l'action qu'entreprendront les Nations Unies, dans les semaines à venir. Elle établira notamment les détails d'une invasion de l'Europe, dans les grandes lignes tracées au cours de la Conférence de Casablanca.

Le commentateur britannique Wickham Steed décrit l'avenir immédiat en ces termes : « La capitulation des divisions allemandes, réputées invincibles, face aux forces alliées de Tunisie, aura à coup sûr une répercussion considérable, tant matérielle que morale, dans les pays de l'Axe. Par contre, cette victoire est de nature à soulever un enthousiasme des plus encourageants auprès de nos alliés russes. L'armée rouge sera probablement appelée, dans les semaines à venir, à soutenir encore un choc gigantesque d'une « Wehrmacht » se débattant dans un spasme suprême. Mais, entre temps, il est vraisemblable que les Alliés marcheront sur l'Europe, et alors Hitler aura besoin de toute sa puissance hypnotique et de toutes ses intuitions pour essayer d'arrêter le désastre qui l'engloutira.

« Je viens d'énoncer des possibilités seulement, et non pas des certitudes. La seule certitude est que les Nations Unies doivent continuer — et elles continuent — d'aller de l'avant avec la même détermination, la même efficience dont elles ont fait preuve au cours de la campagne africaine. »

DU NOUVEAU A L'EST ?

Une dépêche Reuter annonçait il y a quelques jours que l'ambassadeur des Etats-Unis à Ankara, M. Steinhard, au moment de prendre le train pour venir en Egypte, annulait brusquement son voyage et rentrait dans la capitale turque. Cette nouvelle provoqua de nombreux commentaires. La Turquie serait-elle sur le point de se départir de sa neutralité ?

DEUX DISCOURS DE M. CHURCHILL

L'année dernière, à cette même époque, M. Churchill se trouvait à la Maison-Blanche, à Washington, où il apprenait la nouvelle de la chute de Tobrouk. Onze mois plus tard, le Premier britannique se retrouve au delà de l'Atlantique, après la sensationnelle victoire de Tunisie. Tout autre aurait manifesté une joie exubérante dans un discours adressé à sa nation. Mais Winston Churchill ne s'est point départi de sa sobriété consciente et réaliste. S'adressant aux membres de la Home Guard, il a tracé un tableau succinct de la situation et des perspectives de l'avenir :

« Au moment où nous constatons notre maîtrise aérienne croissante, non seulement au-dessus de nos îles, mais dans des zones s'enfonçant profondément au-dessus du continent, nous nous demandons si tout danger d'invasion n'est pas définitivement écarté. Laissez-moi vous donner l'assurance que tant que Hitler et l'hitlérisme n'auront pas été battus jusqu'à la reddition inconditionnée, le danger d'invasion ne sera pas écarté... »

Accueilli par une ovation prolongée, M. Churchill a de nouveau pris la parole devant le Congrès américain réuni en séance plénière. Le Premier britannique, après avoir dressé le formidable bilan de la campagne nord-africaine, s'est tourné vers l'avenir. Parlant de la conduite future de la guerre, M. Churchill a affirmé : 1° que les centres de l'industrie allemande seront constamment martelés, jusqu'à ce que destruction s'en suive, quel que soit l'emplacement de ces centres ; 2° la Grande-Bretagne est au moins aussi intéressée que les Etats-Unis dans la destruction de la puissance japonaise. La guerre contre le Japon sera menée par la Grande-Bretagne de toutes ses forces, ensemble avec les Nations Unies.

Le Premier britannique a ensuite souligné l'importance vitale, pour le monde de demain, d'une étroite collaboration entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. « L'alliance anglo-américaine est vitale pour le monde », a-t-il déclaré entre autres.

INONDATION DE LA RUHR

De tous les raids aériens entrepris au cours de cette guerre, celui, conduit par la R.A.F., qui a provoqué des dégâts aux barrages de la Mohne et de la Sorpe est indiscutablement le plus catastrophique. Des milliers de personnes ont péri noyées, des centaines de milliers d'autres sont sans abri, et toute la machine industrielle de cette importante région est littéralement paralysée. Les aviateurs britanniques qui ont effectué ce raid ont réussi ce coup de maître après s'être longuement entraînés à frapper des cibles similaires, construites en miniature. Les commentateurs militaires soulignent qu'il suffirait de répéter deux ou trois fois un pareil exploit pour bouleverser la machine de guerre allemande.

MESSAGE DU MARECHAL SMUTS

L'homme qui avait prévu longtemps à l'avance que l'Afrique allait être le théâtre de batailles sanglantes et d'importance vitale a également prononcé une allocution cette semaine, passant en revue la part importante prise par les forces sud-africaines au cours de la campagne de Libye et de Tunisie.

« Vous savez que j'ai toujours considéré, dans la grande stratégie de cette guerre mondiale, la Méditerranée, l'Egypte et le canal de Suez comme la clé de voûte de la victoire finale. L'importance que l'Axe attribuait au Moyen-Orient peut être jugée par les efforts qu'il déploya pour s'assurer et maintenir ses positions à proximité du Nil. Lorsqu'il se vit acculé en Tunisie, l'ennemi essaya d'opposer une résistance ultime pour conserver cette tête de pont sur le continent africain.

« Mais la victoire alliée a écarté à jamais l'Axe d'Afrique.

« Je ne puis, en ce stade de la guerre, m'aventurer à suggérer quelle sera la ligne de conduite à suivre pour mettre un terme à la lutte. De nombreux facteurs, de nombreuses considérations, qui ne sont pas actuellement apparents, présideront aux décisions arrêtées en vue d'actions futures.

« Mais un fait est évident : la conclusion de la campagne nord-africaine offre des possibilités qui n'existaient pas auparavant. Les Allemands ont perdu un tremplin que nous avons gagné. Si nous devons saisir l'occasion maintenant et en tirer profit, nous ne devons nous permettre aucun relâchement dans notre effort, nous ne devons pas nous reposer un seul instant sur nos lauriers, jusqu'à ce que la bataille finale soit gagnée. »

A QUAND LES COMBATS EN RUSSIE ?

Depuis la fin de l'hiver, l'on attend que le haut commandement nazi se décide à déclencher l'attaque sur le front oriental, attaque annoncée pendant tous les mois passés à grand renfort de propagande. Mais il semble qu'aucune action d'envergure ne puisse être tentée par les nazis, avant qu'ils ne remportent un succès décisif dans le Kouban et dans la péninsule de Taman. Ce succès devient toutefois tous les jours plus incertain. Alexander Werth décrit comme suit la situation dans le Caucase :

« Les opérations se poursuivent lentement dans le Caucase, où elles se déroulent sur un terrain extrêmement difficile, plein de marécages, coupé par de nombreux ravins, parcouru par plusieurs rivières, et solidement fortifié par les Allemands qui ont installé des postes d'artillerie et des nids de mitrailleuses dans le moindre repli.

« Mais, quoique lent, le progrès russe a été continu. Les Russes ne connaissent pas l'avantage d'une supériorité aérienne de l'étendue de celle obtenue par les Alliés dans le ciel de Tunisie. Néanmoins, ils ont réussi l'exploit d'empêcher la Luftwaffe d'imposer une supériorité quelconque au-dessus du Caucase.

« Les combattants russes font preuve d'un tel mordant, que toutes les tentatives de l'ennemi d'enlever par des méthodes de blitzkrieg Krasnodar, base principale russe dans la bataille du Kouban, sont demeurées vaines. »

PENSONS A DEMAIN !

Sir William Beveridge, auteur du fameux plan de sécurité sociale pour la Grande-Bretagne, est arrivé à New-York sur l'invitation de la Fondation Rockefeller. D'après un membre de cette organisation, le spécialiste britannique des questions sociales a été invité à discuter de nombreux problèmes de l'après-guerre. Dans une interview à la presse, Sir William a déclaré :

— Nous devons combattre quatre géants : besoin, maladie, misère et oisiveté.

Beveridge est d'avis que les questions concernant la coopération future des nations doivent être mises en discussion non seulement parmi les responsables faisant partie des gouvernements, mais aussi et surtout auprès des particuliers : « L'essence même de la démocratie indique la possibilité de changement dans le gouvernement d'une nation démocratique. Tous les accords conclus entre gouvernements auront une portée bien plus efficace, s'ils auront été souscrits avec l'appui et le concours de la majorité de la population des nations intéressées. »

X X X

Espionnage

NIPPON

Le débarquement effectué par les Américains dans l'île d'Attu n'est pas dû uniquement à des raisons de prestige. Cette île, qui forme l'avant-poste des Aléoutiennes, est située à mi-chemin entre l'Alaska et le Japon. Elle représente donc une base à partir de laquelle les avions américains pourront bombarder les cités japonaises.

La surprise des Nippons dut être d'autant plus désagréable qu'ils avaient déployé avant la guerre d'immenses efforts pour exercer autour des Aléoutiennes un espionnage constant qui devait leur permettre l'occupation de l'île dès l'ouverture des hostilités.

Voici un exemple de leur ténébreuse activité. Il y a quelques années, un croiseur japonais mouilla sans préavis dans une des baies de l'île d'Attu et quelques officiers nippons en descendirent cérémonieusement. Au chef du village voisin qui leur demandait le motif de leur visite, ils répondirent amicalement qu'ils étaient venus pour honorer la tombe d'un prince japonais qui avait été enterré dans les environs. Puis, à la stupéfaction de l'homme, ils se dirigèrent sans se tromper vers une hauteur située à quelque distance et, après s'être recueillis quelques minutes, y plantèrent pieusement une croix de fer. Ils remercièrent ensuite chaleureusement leur hôte et regagnèrent leur navire. Celui-ci ne leva cependant pas l'ancre immédiatement. D'autres officiers abordèrent sur la côte quelques heures plus tard et se livrèrent à des mesurages à l'aide d'instruments minuscules que les indigènes de l'île n'arrivèrent pas à reconnaître.

Quand le croiseur gagna le large le lendemain matin, le chef du village fit opérer des fouilles autour de la tombe du prince. Il était d'autant plus intrigué — c'était un homme instruit qui avait fait des études en Amérique — que les Japonais n'avaient pas l'habitude d'ériger des croix sur les tombes de leurs morts. Aucune trace du prince défunt ne fut découverte.

Quelque temps plus tard, le gouvernement japonais informa Washington que, pour sceller définitivement l'amitié entre les deux pays, le Mikado se proposait d'envoyer un « cadeau royal » au Président des Etats-Unis. Le « souvenir » en question devait être transporté à bord d'un avion spécial qui partirait de Tokio. Le Japon demandait seulement d'envoyer quelques « observateurs » à Attu afin de renseigner le pilote sur sa direction et lui permettre de faire son plein d'essence. Le gouvernement américain ne put qu'acquiescer à cette demande. Des pilotes nippons s'installèrent donc dans l'île dans l'attente de l'appareil du Mikado. Des semaines passèrent. Les Japonais s'excusèrent d'abord de leur retard en prétendant qu'un dérangement était survenu aux moteurs de l'avion. L'automne s'écoula ainsi au milieu de tergiversations continues. Quand arriva la saison froide, Tokio allégua que le vol tant attendu ne pouvait plus s'effectuer à cause des conditions atmosphériques défavorables.

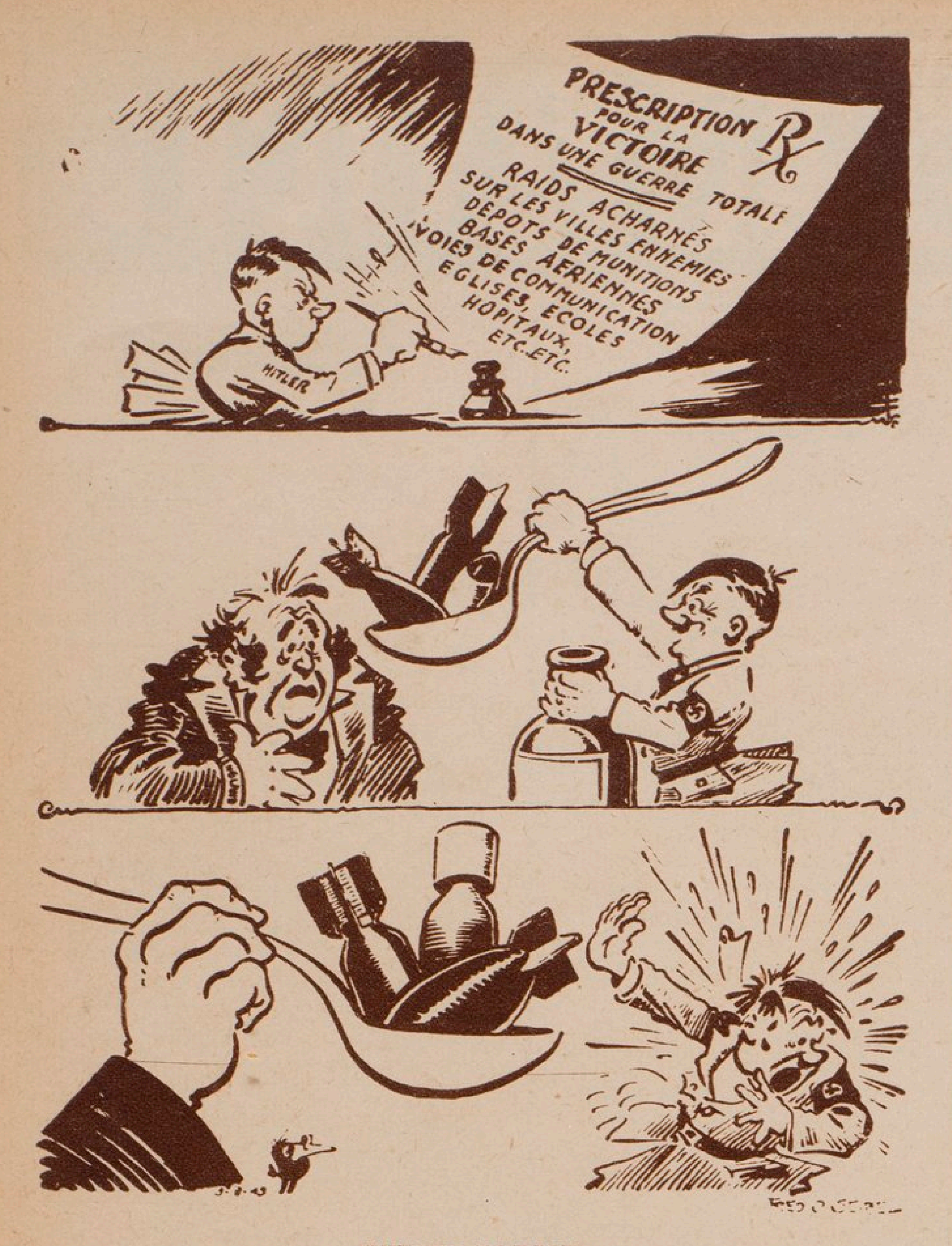
Les « observateurs » furent rappelés d'Attu après qu'ils eurent accompli leur « mission ».

PLEBISCITE EN TCHECOSLOVAQUIE

En vue de prouver que l'Ordre Nouveau européen n'est pas le régime détestable que s'efforcent de dépeindre les « démocraties judéo-saxonnes », Hitler a ordonné d'organiser une grande mise en scène politique. La population tchécoslovaque aura la faculté d'exprimer « librement », au moyen d'un plébiscite, son opinion sur cinq années de gouvernement national-socialiste.

Ce nouveau plébiscite sera un peu différent de ceux que les nazis ont organisés jusqu'à présent : le pourcentage de « ja » en faveur de Hitler n'y a pas encore été fixé. Pour donner au résultat un aspect plus normal, ce pourcentage variera probablement entre 70 et 75 %, au lieu des 98,9 % enregistrés dans tous les plébiscites hitlériens.

Dr Kusser, du Bureau Nazi des Statistiques, est arrivé à Prague à cet effet. Kusser a déjà « supervisé » tous les plébiscites nazis depuis celui de la Sarre.



GUERRE TOTALE
C'est toi qui l'as dit, Adolf !
(D'après une revue américaine)

Auboyneau
EN ÉGYPTE

Récemment nommé commandant en chef des Forces Navales Françaises Combattantes, le vice-amiral Auboyneau — actuellement de passage en Egypte — fut un des premiers officiers de marine à se joindre au général de Gaulle. En de nombreuses étapes de sa carrière, il eut à coopérer avec les autorités navales britanniques, et en juin 1940, il était à bord du navire battant pavillon de Sir Andrew Cunningham, comme officier de liaison de l'escadre française en Méditerranée.

Philippe-Marie Auboyneau vient d'une famille de l'ouest de la France. Il est né le 9 novembre 1899 à Constantinople, où son père était directeur de la Banque Ottomane. Sa mère était la sœur de Robert de Flers, le populaire auteur dramatique parisien, membre de l'Académie française.

En 1927, Auboyneau s'embarqua comme instructeur sur le navire-école « Jeanne d'Arc », commandé par le futur amiral Darlan. Lui et Darlan devaient se rencontrer à nouveau à la Conférence Navale de Londres comme membres de la délégation française.

Promu commandant en décembre 1939, il était le plus jeune officier de ce rang dans la marine française. En avril 1940, il fut rappelé en France par l'amiral Darlan qui le nomma officier de liaison auprès de l'escadre britannique à Alexandrie. Quand l'Italie entra en guerre, Auboyneau était à bord du « Warspite », le navire-amiral britannique.

Comme un marin discipliné qui a confiance en ses chefs mais refuse de croire que la France pouvait avoir été trahie, Auboyneau retourne à Alexandrie, quittant le « Warspite » pour le croiseur « Tourville ». Il continue à assurer la liaison entre l'amiral Cunningham et l'amiral Godefroy, commandant en chef de la force X, laquelle était sous les ordres stricts de l'amiral Darlan. Cependant que le gouvernement Laval gardait le silence sur le sort de la flotte française, les Anglais craignaient que les Allemands ne s'emparassent des navires de guerre français. Le douloureux incident de Mers-el-Kébir, le 3 juillet 1940, s'ensuivit, et à Alexandrie, le vieil esprit de camaraderie fit place à un sentiment d'amertume.

L'amiral Godefroy reçut l'ordre d'appareiller immédiatement et de gagner la haute mer à tout prix. Au cours de la nuit du 3 juillet, de la fumée fut aperçue sortant des navires français, ce qui conduisit les Anglais à penser qu'ils allaient se livrer à une tentative de fuite. A l'aube, Auboyneau se rendit à bord du navire-amiral « Duquesne » pour souligner à l'amiral Godefroy le danger de la situation et demander son autorisation en vue d'assurer à l'amiral Cunningham que si aucune mesure agressive n'était prise contre les navires français, ces derniers n'essaieraient pas de prendre le large.

A l'amiral Cunningham, Auboyneau proposa une solution en conformité avec l'honneur français : les canons des navires français seraient déposés au consulat de France, à la condition que ces opérations se déroulassent sous le seul contrôle d'officiers français, et que la parole de l'amiral Godefroy fût la seule garantie exigée.

L'amiral Cunningham accepta cette proposition et, grâce à l'intervention d'Auboyneau, la possibilité de sérieux incidents fut évitée.

CRIMES HITLERIENS

Il y a quelques mois, les autorités nazies avaient catégoriquement démenti l'accusation formulée par la B.B.C., d'après laquelle les médecins allemands avaient reçu l'ordre d'« achever » les malades incurables qui se trouvent dans les hôpitaux du Reich.

Dans un article publié par le journal médical le plus important du Reich, le « Deutsches Arzteblat », Dr Gercke, président du « National Socialist Arzteschaft » (Association des médecins nationaux-socialistes), vient d'avouer qu'il a donné effectivement un ordre semblable : « Nous ne pouvons plus, écrit-il, distribuer plus longtemps du lait, du beurre et des œufs à des malades qui sont, de toute façon, irrémédiablement condamnés. Ces aliments, qui deviennent chaque jour plus rares, doivent être strictement réservés aux blessés qui peuvent retourner sur le front russe. »

Tension
EN EXTRÊME-ORIENT

Dans les milieux chinois de Tchoung-King, on discute ouvertement depuis un certain temps de l'imminence d'un conflit armé entre le Japon et la Russie. On soutient que la stratégie de l'Axe est intimement liée à la nécessité de l'ouverture de ce nouveau front, qui sera une réponse directe au second front.

Les mêmes sources rapportent, d'autre part, que le général I.R. Apanashenko, commandant en chef en second des armées russes en Sibérie, vient de retourner à son quartier général de Khabarovsk, après avoir participé à une série de conférences militaires qui eurent lieu au Kremlin. Il y représentait le maréchal Gregory Stern, commandant en chef des armées soviétiques en Extrême-Orient.

Le même jour — fait curieux — le général Yoshijisu Umetsu, commandant suprême de l'armée japonaise en Mandchourie, regagnait également son quartier général après un voyage qu'il effectua à Tokio. A la presse de Hsing-King, il déclara que « l'armée japonaise était prête à remporter des succès au moins équivalents à ceux qu'elle enregistra sur les autres fronts en 1942 ».

Le général Umetsu est un des plus brillants stratèges de l'armée nippone. Sa célébrité est due : 1° à sa connaissance parfaite du nord de la Chine et de la région sibérienne ; 2° à son intransigeance sur tout ce qui concerne la discipline ; 3° à sa haine invétérée envers la Russie.

Umetsu déclara publiquement un jour que « sa mission en ce monde ne serait remplie que lorsqu'il réussirait à débarrasser l'Empire pour toujours de cette menace constante que représentait la Russie soviétique ». Aussi a-t-il transformé à cette intention l'armée de Mandchourie — « les forces de Kouang-Toung », comme on l'appelle — en une formidable machine de guerre qui surpasse, au point de vue qualité, efficience et équipement, les autres armées du Japon. Les forces de Kouang-Toung sont estimées actuellement à 600.000 hommes environ.

Le Premier ministre japonais, Eiki Tojo, fit une allusion directe à ces préparatifs de guerre, quand il lança à la radio, il y a quelques semaines, cette étrange déclaration : « Je viens de donner l'ordre qu'à partir d'aujourd'hui soit observé un contrôle rigoureux de la frontière mandchoukouo-soviétique, afin d'assurer la défense de l'Empire... »

SAVIEZ-VOUS QUE...

L'armée égyptienne comprenait :

89.088	hommes	en	1880 ;
10.960	„	„	1890 ;
22.823	„	„	1900 ;
17.500	„	„	1910 ;
10.415	„	„	1920 ;
12.370	„	„	1930 ;
41.906	„	„	1940.

« L'invasion »
MAROTTE DE HITLER

Les observateurs militaires prévoient que Hitler se livrera, dans un avenir proche, à un acte ultime et désespéré. Certains vont même jusqu'à affirmer que cet acte ne serait rien moins qu'une tentative d'invasion de la Grande-Bretagne.

Ce n'est pas sans raison que M. Churchill s'est adressé de Washington cette semaine à la Home Guard. Le Premier britannique n'ignore pas, lui aussi, que le danger d'une invasion allemande n'est pas encore complètement écarté. Hitler aurait recours à ce moyen au cas d'un débarquement allié sur le continent européen. Cette tentative de diversion aurait pour conséquence, selon lui, de paralyser pour un certain temps l'effort de guerre britannique et de détourner les Alliés de leur but.

Un diplomate sud-américain qui retournait de Berlin à Madrid révéla que Hitler avait donné l'ordre au général Jodl — ex-membre du Trust des cerveaux militaires en Allemagne — de demander à tous les généraux allemands assumant un commandement d'importance d'exprimer nettement leur avis sur ce projet dans un mémorandum qui serait soumis au Führer.

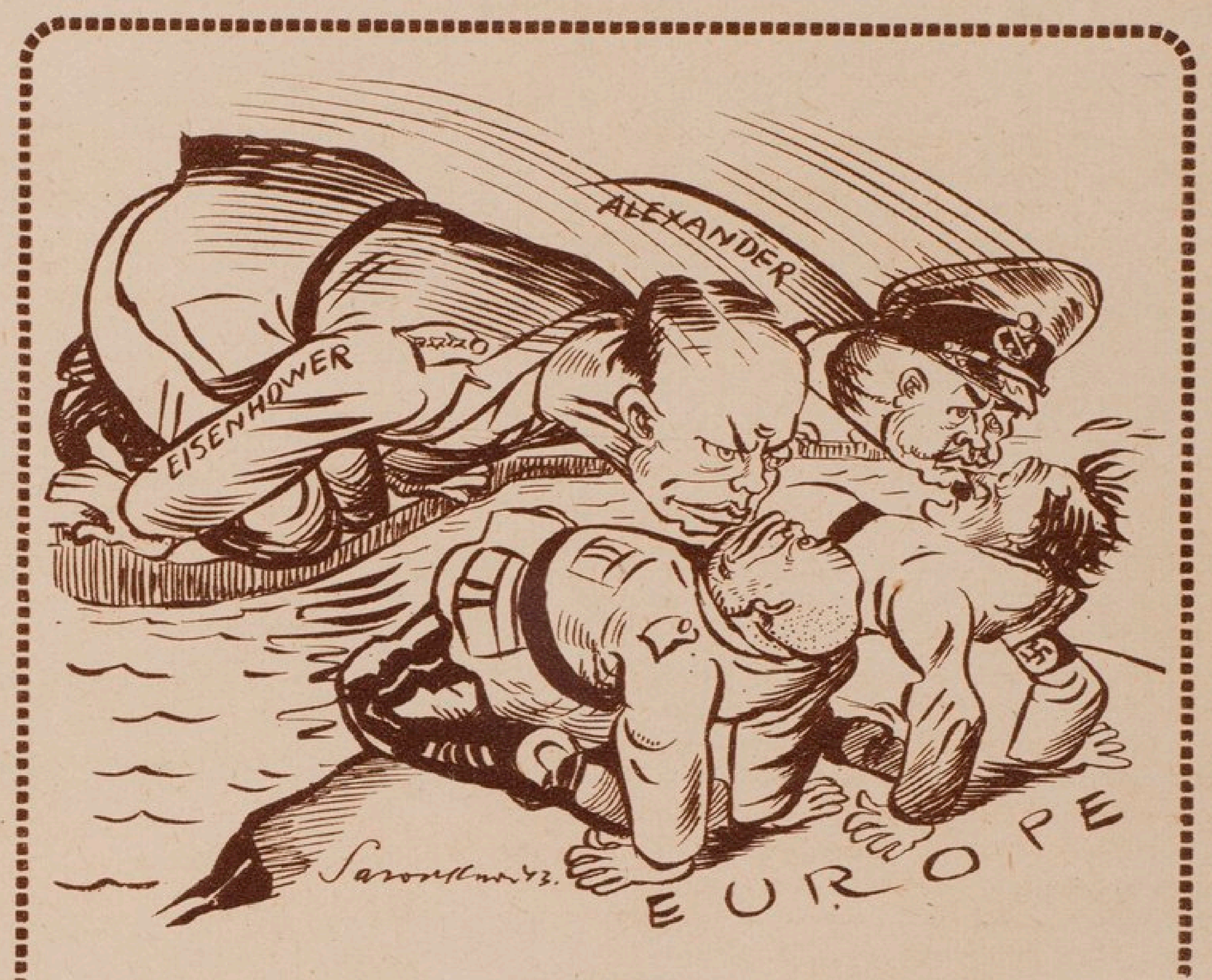
Tous, sans exception, auraient désapprouvé le projet. « Ce serait aller au-devant d'une inévitable catastrophe, disaient certains généraux, que de tenter aujourd'hui une pareille aventure au moment où la Luftwaffe, à bout de souffle, est obligée de combattre à la fois en Russie, en Méditerranée et dans le nord de l'Europe... »

Mais le Führer se méfie de l'avis de ses généraux depuis qu'ils lui avaient déconseillé de mettre à exécution le même projet d'invasion après l'effondrement de la résistance française. L'avenir ne s'était-il pas chargé de prouver à ces généraux qu'il avait eu raison ?

Le seul homme qui, en 1940, avait appuyé le point de vue de Hitler fut le général Franz Halder. Mais celui-ci n'est plus « persona grata » auprès du chef. Pour avoir émis quelques remarques au sujet du siège de Stalingrad qui déplurent à Hitler, Halder est tombé en disgrâce.

De toute façon, le dictateur nazi est loin d'avoir renoncé à son projet d'invasion. Il est absolument convaincu qu'un tel projet, en cas de réussite, mettrait irrévocablement fin à la guerre. Pour arriver à un pareil résultat, tous les sacrifices lui paraissent bons.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et une pareille entreprise pourrait dégénérer en catastrophe pour les armées nazies.



NEZ A NEZ...
Hitler à Mussolini. — Dis donc ! ils n'ont pas l'air de plaisanter !

La Finlande
DÉSIRE LA PAIX

La Finlande, épuisée et affamée, cherche depuis un certain temps une issue à la position dans laquelle l'a placée la volonté du Führer. Les perspectives qui s'offrent à ce malheureux pays ne sont pas brillantes. La logique lui conseille de mettre fin une fois pour toutes aux hostilités. Mais son ressentiment — ou plutôt le ressentiment de ses dirigeants — envers la Russie demeure toutefois le plus fort.

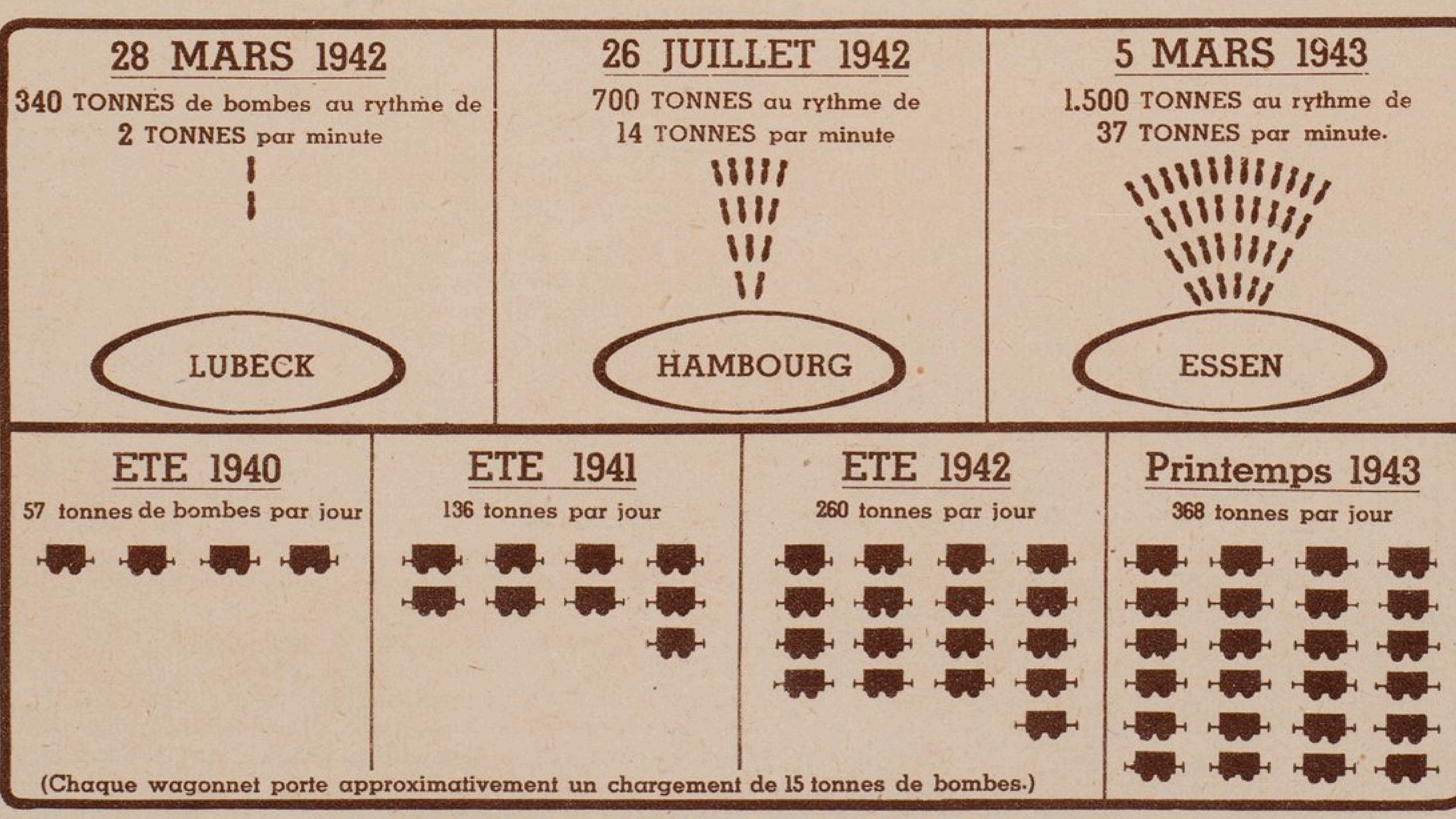
La Finlande a été invitée par les Alliés à statuer sur son sort. Les Etats-Unis ne lui ont pas encore déclaré la guerre. Cette décision — motivée à l'origine par l'engagement qu'avait pris la Finlande de maintenir une stricte neutralité dans tout ce qui n'avait pas trait à son conflit direct avec l'U.R.S.S. — n'est pas cependant définitive. Les Américains — dont les sympathies pour ce petit pays étaient demeurées assez vives depuis la guerre finno-russe — commencent à modifier leur attitude. Les représentants diplomatiques et consulaires des Etats-Unis en Finlande ont été invités récemment à quitter leur poste et à demeurer en Suède jusqu'à nouvel ordre. En outre, le ministre des Etats-Unis à Helsinki, M. Arthur Schoenfeld, a été rappelé à Washington pour consultations.

Les Finlandais se trouvent placés devant un dilemme. Ils ont maintenant à choisir entre l'alternative de conclure une paix séparée avec l'U.R.S.S. ou de se ranger définitivement aux côtés de l'Axe. En revanche, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne seraient prêts à garantir à la Finlande son indépendance et ses frontières.

Le Parlement finlandais se réunit récemment en session extraordinaire. Le gouvernement finnois demandait à l'Assemblée de lui accorder des pleins pouvoirs pour la poursuite de la guerre. Un fait inconnu encore dans les annales des pays démocratiques en guerre se produisit : le Parlement finlandais refusa d'accorder les pleins pouvoirs au gouvernement !

Le peuple finlandais entendait démontrer par ce refus que l'équipe Ryti-Mannerheim ne lui inspirait pas une confiance illimitée. Les deux hommes sont des fidèles partisans de Hitler qui leur a promis de faire de la Finlande, après la guerre, la principale puissance de la Scandinavie.

Toutes les suggestions faites par les personnalités finnoises appartenant aux partis les plus divers dans le but de mettre un terme à la guerre ont été refusées par le gouvernement. Celui-ci allègue que la présence des troupes allemandes en Finlande rend impossible à l'heure actuelle l'ouverture de pareilles négociations.



BLITZKRIEG AÉRIENNE SUR L'ALLEMAGNE
La puissance des raids alliés sur les centres industriels de l'Allemagne augmente à chaque raid, et l'effort de guerre de l'Axe en souffre gravement. La plus grande victoire que la R.A.F. ait remportée jusqu'ici est sans contredit le bombardement des digues de la Mohne et de l'Eder, paralysant ainsi les centres industriels de la Ruhr. Voici un tableau comparatif des bombes lâchées sur les centres industriels d'Allemagne.

Il faut attaquer

LE MORAL ITALIEN

L'on pourrait croire non sans quelque raison que les Italiens lassés d'une guerre coûteuse souhaiteraient ardemment leur libération du joug fasciste qui ne leur a valu que des peines et des humiliations. Cependant, l'Italie redoute maintenant par-dessus tout l'invasion avec son inévitable cortège de dévastations et de souffrances. La grande question qui se pose aujourd'hui est de savoir si le peuple accueillerait favorablement une attaque des Nations Unies ou, au contraire, y résisterait avec acharnement.

On sait que l'Italien est par nature pacifique. Il est frugal dans ses habitudes et ses goûts. Sa philosophie de la vie se résume à ceci : que l'homme doit travailler pour vivre et non pas vivre pour travailler. Autrement dit, il considère son travail comme un moyen lui permettant de satisfaire ses aspirations sociales. Le paysan italien peine durement toute la semaine afin de boire de grandes quantités de vin le samedi avec ses camarades à l'auberge de la ville.

Ce paysan, qui forme au moins les 70 pour cent de la population de la péninsule, a pendant des centaines d'années mené une vie simple et s'est, dans une certaine mesure, tenu à l'écart de la révolution industrielle. Il ne représente évidemment pas toute l'Italie. Il y a deux autres classes : l'aristocratie et la bourgeoisie. L'aristocratie a toujours été antifasciste parce que nombre de ses membres ont des liens de parenté avec des aristocrates d'Angleterre et de France ; elle est, par ailleurs, dévouée à la papauté, et l'alliance avec l'Allemagne, qu'elle considère comme contraire à ses tendances religieuses, à ses traditions sentimentales et culturelles, a éveillé chez elle dès le début une très vive anxiété.

La bourgeoisie, à la fois la haute et la moyenne bourgeoisie, a été surchargée d'impôts depuis les campagnes d'Ethiopie, d'Espagne et, évidemment, depuis la guerre présente. Pour les Italiens moyens dont la vie a été forcément toujours modeste en raison des bas salaires et du médiocre standard de vie, les ambitions du Duce ont amené encore plus de privations et plus de souffrances. Naturellement, tous les Italiens, comme toute autre nation, aimeraient acquérir des territoires et des richesses, mais leur bon sens et leur intelligence innée leur ont fait comprendre qu'en raison de la position géographique de leur pays et de l'insuffisance de leurs ressources naturelles, ils ne peuvent raisonnablement espérer jouer le rôle d'une puissance mondiale à côté de l'Angleterre, des Etats-Unis et même de l'Allemagne.

LES MAUVAISES GUERRES

Ce bourgeois italien, élevé dans la haine des Teutons, qu'il a combattus pendant des siècles et jusque durant la dernière guerre, n'a jamais accepté une alliance avec l'Allemagne ni la présence dans son pays de soldats portant l'insigne de la croix gammée. Cependant, la haine de l'Allemand a été quelque peu tempérée par une admiration mêlée de crainte. Les étonnantes victoires militaires d'Adolf Hitler au cours des premières phases de la guerre ont impressionné sans conteste même les Italiens les moins portés vers la politique.

Mais le fait est qu'en vingt années de contrôle presque absolu de la péninsule, Mussolini n'a pas réussi à inculquer à ses compatriotes un sentiment impérialiste aussi vif que celui qui existe parmi les Allemands. La campagne éthiopienne en 1935 fut certainement impopulaire au début, et elle ne reçut l'appui de la population que du jour où le gouvernement britannique décida d'appliquer les sanctions contre l'Italie.

Même après que l'Ethiopie fut conquise, elle ne signifia pas grand'chose aux yeux de l'Italien moyen. C'était un pays étrange et éloigné. Il fallut toute la machine de propagande fasciste pour décider des colons à s'y établir, et avec un budget de plus de vingt milliards de lires, l'affaire abyssine ne fut jamais une profitable entreprise pour Mussolini.

La même absence d'enthousiasme se manifesta quand Mussolini décida d'intervenir dans la guerre civile espagnole. Il était dans de nombreux cas contraint à employer des subterfuges pour recruter des troupes en faveur de l'Espagne franquiste. Ces dernières ne consentaient à combattre que parce que le gouvernement italien acceptait de payer aux soldats une solde de trente lires par jour et aux officiers 100 lires.

Il est vrai, toutefois, que Mussolini regagna une bonne partie de son prestige en 1939, lorsque, en dépit de son pacte militaire avec l'Allemagne, il réussit à garder l'Italie hors de la guerre. Les Italiens de toutes les classes manifestèrent ouvertement leur satisfaction et nourrirent l'espoir de s'enrichir en plaçant leurs ressources et leur travail au service des nations belligérantes. Quand l'Italie entra dans le conflit, les dirigeants responsables dirent au peuple — qui les crut dans une certaine mesure — que la France ayant été défaite et la Grande-Bretagne mise en déroute à Dunkerque, la guerre ne durerait pas plus de trois mois.

DÉFAITES

Quand les armées italiennes furent battues en Libye et en Grèce durant l'hiver de 1940-41, et quand l'Ethiopie fut perdue vers la fin de 1941, la nation eut peut-être pour la première fois la preuve évidente que Mussolini avait bâti un empire sur le sable.

Depuis que l'Italie est entrée en guerre, le Duce n'a parlé que trois ou quatre fois. Dans chacune de ses harangues, l'orgueil, la truculence et l'assurance, aussi bien que le ton sarcastique et le mépris à l'égard des démocraties qui caractérisaient ses discours d'avant-guerre, étaient absents. Tous ceux qui l'avaient connu ou entendu se sont rendus compte que le dictateur, si confiant en lui-même et dans ses destinées, avait été remplacé par un homme irrésolu et embarrassé.

Le puissant dictateur qui pendant l'été de 1934 avait arrêté la tentative hitlérienne d'annexer l'Autriche en envoyant des divisions italiennes à la passe du Brenner est maintenant forcé de recevoir l'ambassadeur allemand à Rome, qui le voit quotidiennement. Son double menton de 1935 est devenu un triple menton. Les quelques cheveux qui lui restent ont blanchi. Son visage, naguère encore viril et volontaire, est maintenant flasque. M. Camille Cianfarra, qui fut pendant sept années, jusqu'à son expulsion récente, correspondant au Vatican du « New York Times », raconte que la dernière fois qu'il l'a vu, ce fut au mois de mai 1942, un jour qu'il passait en revue quelques unités de l'armée, à Rome, dans la Via del Impero. Toujours gras, le Duce avait encore considérablement épaissi. Sa démarche s'était sensiblement alourdie et il avait tellement engraissé qu'au cours de l'hiver 1941, il dut cesser de jouer au tennis.

ULTIME ESPOIR

Aujourd'hui, après la perte de toute l'Afrique du Nord et les coûteux revers subis dans cette campagne, il n'y a plus d'Italiens qui croient encore que l'Axe gagnera la guerre.

Dès lors, si une invasion de l'Italie doit être tentée, une habile campagne psychologique est nécessaire. Elle doit faire savoir aux Italiens que ni la Grande-Bretagne ni les autres puissances alliées n'ont l'intention de morceler leur pays après la guerre. Car un certain nombre d'entre eux croient et ont fait partager leurs craintes aux autres que l'Angleterre s'emparera de la Sicile et de la Sardaigne quand la guerre sera terminée.

En ce qui concerne une coopération active pendant l'invasion, il ne faudrait pas nourrir l'illusion que les Italiens se révolteraient aussitôt que les forces alliées apparaîtraient sur leur sol. Mussolini a un trop grand contrôle sur l'armée aujourd'hui, pour qu'il en soit ainsi. L'on pourrait espérer par contre que la population demeurera passive. C'est précisément en vue de cela que doit s'exercer la propagande alliée. Les Italiens doivent comprendre que si leur pays a perdu la guerre, il peut gagner la paix. Une victoire allemande ferait de leur pays un Etat vassal de plus, tandis qu'une victoire alliée restaurerait une Italie libre.

Au surplus, les circonstances actuelles sont de nature à faciliter considérablement cette campagne contre le moral italien. Par suite des derniers bombardements, des milliers de familles ont quitté les grandes villes du Nord pour les provinces environnantes. Les réfugiés de Gênes affluent vers les vallées de la Ligurie et du Piémont, tandis que la population de Milan emploie toutes sortes de véhicules pour se rendre vers les villages qui entourent le lac de Côme. Arrivant dans ces régions paisibles, les réfugiés en proie à la panique propagent des histoires alarmistes, étendant ainsi la peur dans tout le pays. Les nouvelles provenant des villes bombardées concordent à donner des impressions d'une « grande misère humaine ».

Mussolini n'a pas encore osé visiter les régions éprouvées de Gênes, de Turin et de Milan. Au lieu de cela, il a préféré convoquer les secrétaires du parti de ces villes dans son palais à Rome. Suivant des informations reçues de Suisse, il aurait fréquemment interrompu les récits des raids, demandant plus de détails, non pas sur les victimes ou les dégâts, mais sur les remarques du peuple contre lui et son régime.

LE FRONT INTÉRIEUR

Dans tous les pays, les routes sont parsemées de panneaux publicitaires vantant les qualités de tel ou tel produit. Il n'en est pas de même en Italie. Là, les écriteaux et les maisons sont recouverts d'inscriptions fascistes et de slogans mussoliniens. Les voyageurs qui quittent l'Italie en passant par la Suisse rapportent que la police a dû mettre sur pied une armée d'ouvriers chargés de repeindre les slogans effacés ou biffés. Pour ridiculiser le Duce, dont le rival nazi fait si peu de cas, les Italiens dessinent des moustaches à la Charlot et la mèche hitlérienne sur les bustes et les images de Mussolini.

Ses subordonnés sont parfois plus détestés que lui. Les plus ridiculisés sont Farinacci, Virginio Gayda, le porte-parole du Duce, directeur du « Giornale d'Italia », Giovanni Ansaldo, rédacteur en chef du « Telegrafo », organe du comte Ciano, et le Dr Carmine Senise, le Himmler italien, chef de l'Ovra.

Un Américain raconte qu'il a passé une année en Suisse une fois qu'il eût quitté l'Allemagne peu avant Pearl Harbour. Quelques-uns de ses amis suisses étaient du Tessin, la partie italienne de la Suisse. Leur langage, leur origine, leurs coutumes, leur façon de penser et leurs sympathies sont italiens ; spirituellement, ils sont plus près des Italiens que des Suisses allemands ne le sont des Allemands du IIIe Reich, et cependant aucun d'entre eux n'a le moindre désir de voir une victoire de l'Axe. Ils savent que ce serait la fin de l'Italie qu'ils aiment.

Une nuit, un Suisse italien de ses amis lui téléphona pour lui demander de venir dans son appartement. Un de ses cousins âgé de 23 ans, un soldat italien dont le pied était

(*Lire la suite en page 15*)

La victoire écrasante des armées alliées en Tunisie aura des conséquences immédiates sur l'Italie et les îles italiennes. De la plate-forme de Bizerte et de celle non moins importante du Cap Bon, les avions des Nations Unies ont beau jeu pour un pilonnement incessant des bases italiennes. Notre carte représente les divers points vulnérables de l'Italie.



Après les raids dévastateurs effectués par les avions de la R.A.F. sur une ville d'Italie, l'équipe du « Servizio Lavoro » se livre à des travaux de réfection dans une partie de la cité atteinte par les bombes britanniques.

224.000 PRISONNIERS

Le général Eisenhower vient de déclarer que rien que dans la dernière phase de la bataille de Tunisie, le nombre des soldats ennemis qui s'étaient rendus aux troupes alliées s'est élevé à 224.000 prisonniers.



Pour amuser les prisonniers axistes, le commandement nazi a demandé la permission pour leur propre fanfare...



...d'exécuter certains airs, en attendant que les Alliés aient le temps de s'en occuper et de statuer sur leur sort.



Bien heureux d'avoir sauvé leur peau, ces prisonniers gagnent, sur leur charrette, leur camp sourire aux lèvres.



Des marins allemands attendent le moment d'être dirigés vers un camp d'internement avant d'être évacués à l'arrière.



Dans le camp d'internement provisoire : la popote parmi les prisonniers qui témoignent, à juste raison, d'un bel appétit.



Un prisonnier s'est entouré la tête d'un filet. La coquetterie a partout sa place... même en pleine campagne tunisienne.



1918 : Hindenburg et Ludendorff informent le Kaiser que la partie est perdue pour l'Allemagne. Des pourparlers de paix doivent être entamés immédiatement, aussitôt le Kaiser parti.



1942 : le général von Runstedt fait part au Führer des positions des armées du Reich. N'y a-t-il pas un rapprochement symbolique entre ces deux attitudes ? Le dénouement sera-t-il le même ?

NOVEMBRE 1918

En 1918, comme en 1943, personne ne croyait à un effondrement immédiat de l'Allemagne

Hitler a déclaré au peuple allemand à plusieurs reprises qu'il n'y aurait plus un autre 1918 cette fois-ci, qu'il ne connaissait pas le sens du mot « capitulation » et qu'il combattrait jusqu'au bout. Cependant, comme le gouvernement et les généraux allemands en 1918, il a lancé à travers le monde ses démarcheurs de paix et ceux-ci, comme ceux de 1918, pourraient tendre un piège aux Alliés, un piège dans lequel ceux-ci ne devraient en aucun cas tomber. Dans l'article suivant que nous empruntons à « Picture Post », Wickham Steed, le fameux journaliste britannique, rappelle comment en 1918, comme aujourd'hui, nul n'attendait l'effondrement immédiat de l'Allemagne.

On ne se souvient pas toujours que même en automne 1918, les gouvernements alliés et leurs chefs militaires s'attendaient à ce que la guerre continuât en hiver et jusqu'au printemps de 1919. Aussi loin que la mi-septembre en 1918, une mission officielle italienne s'était rendue à Londres pour demander qu'une grande force américaine soit stationnée en Italie pendant l'hiver, en vue d'une offensive alliée contre l'Autriche au printemps. Personne ne semble avoir compris que le 8 août 1918 avait été le « jour noir » de l'armée allemande. Ce jour-là, une attaque britannique, conduite par 430 tanks, avait enfoncé les lignes allemandes sur un large front à l'est d'Amiens. Le général Ludendorff comprit ce que cela signifiait. Il vit ses derniers espoirs d'une victoire, cette victoire qu'il avait espérée cinq mois plus tôt quand il déclencha sa terrible offensive contre les lignes britanniques le 21 mars, s'évanouir soudainement et l'ombre de la défaite s'agrandir démesurément devant lui.

OFFENSIVE DE PRINTEMPS

C'est à la lumière de l'offensive de mars de Ludendorff, « offensive du printemps », que la fin de la dernière guerre doit être jugée. Depuis novembre 1917, nous avions su qu'une grande offensive allemande se produirait au printemps de 1918. Le véritable objectif de l'attaque austro-allemande était d'envahir l'Italie septentrionale, de frapper au sud de la France, et même de menacer la ville de Lyon de manière à contraindre les Français à affaiblir leurs forces dans le nord-est où Ludendorff avait l'intention de déclencher une attaque décisive contre eux et leurs alliés britanniques. Mais les Italiens réussirent à contenir l'avance austro-allemande. Au cours de l'hiver 1917-18, ils s'établirent sur une position précaire le long d'une nouvelle ligne sur le Piave, avec l'aide de trois divisions britanniques et de trois autres françaises. Il semblait douteux qu'ils pussent soutenir une autre attaque déterminée de l'ennemi. Entre temps, le front russe s'était disloqué complètement, sous l'effet de la révolution bolcheviste. Ainsi Ludendorff serait en mesure de ramener de nombreux effectifs en Europe pour renforcer son offensive à l'Ouest. En réalité, il fut obligé de garder un million d'hommes sur le front oriental, pour tenir les territoires pris à la Russie.

Néanmoins, son offensive du 21 mars 1918 enfonça les lignes britanniques en France et menaça de refouler l'armée anglaise jusqu'aux ports de la Manche tandis que les Allemands marchaient sur Paris. Sous le choc du coup réussi de Ludendorff, le maréchal Foch fut nommé commandant en chef de toutes les forces alliées.

AVEC CLEMENCEAU

Le 21 mars, à 10 heures du matin, j'avais eu une entrevue avec Clemenceau, au ministère de la Guerre. Je devais me rendre en Italie comme chef d'une mission de propagande alliée sur le front italien, et je désirais dissiper certains malentendus. Clemenceau me déclara que l'offensive allemande avait commencé et que les Britanniques avaient cédé du terrain. Puis Foch entra avec une carte et nous montra le terrain perdu. Clemenceau se tourna vers moi avec un air mécontent. Je répondis d'un ton décidé que nos hommes regagneraient le terrain perdu. Foch approuva en souriant. Puis, Clemenceau me pressa de partir pour l'Italie immédiatement parce qu'une nouvelle attaque austro-allemande commencerait le 10 avril.

Avant mon départ, dans la soirée du 23 mars, un canon allemand de longue portée avait commencé de bombarder Paris d'une distance de 150 kilomètres ; et quand je revins vers la fin d'avril, ce canon tirait toujours sur la capitale. En vérité, la situation demeura critique jusqu'à la fin de juillet. Les troupes américaines arrivaient en grand nombre, mais elles n'étaient pas pleinement entraînées et leur valeur militaire était incertaine. Le 15 juillet, Ludendorff commença une nouvelle phase de son offensive et gagna quelque terrain sur la Marne contre les Français et les Américains. Trois jours plus tard, Foch déclencha une grande contre-offensive, reprit le terrain perdu et, avec les Anglais et les Américains, lança des assauts renouvelés jusqu'à ce que, à la fin de juillet, les Allemands furent en pleine retraite. Puis, le 8 août, vint la « bataille de tanks » britannique à l'est d'Amiens et le « jour noir » des armées allemandes.

Pendant les mois d'août et de septembre, l'avance alliée se poursuivit à l'ouest, tandis que le général Allenby défit les Turcs en Palestine, et que la force alliée de Salonique refoulait les Bulgares et les Allemands dans les Balkans. Le 4 octobre, les Anglais perçaient les principales défenses de la fameuse ligne Hindenburg. L'ennemi fut chassé du nord-est de la France et commença de se retirer d'une partie de la Belgique. De leur côté, les Italiens remportèrent une série de succès. L'Autriche-Hongrie s'effondrait, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves proclamaient leur indépendance, les Hongrois demandaient un armistice et l'Allemagne était de plus en plus isolée.

TENTATIVES DE PAIX

Les chefs militaires allemands se demandaient depuis la mi-août comment amener la guerre à son dénouement sans un désastre. Au quartier général allemand en Belgique, Ludendorff dit au Kaiser qu'il n'était plus possible de forcer l'ennemi à solliciter la paix, et que la guerre devrait être achevée par la diplomatie. Même alors, Ludendorff réalisait difficilement combien la position de son pays était devenue chancelante. Mais vers le 10 septembre, le maréchal von Hindenburg, commandant en chef allemand, déclara que des négociations de paix devaient commencer « immédiatement ». A quel point cet état de choses fut peu compris à Londres et à Paris, on pourra s'en faire une idée en relisant le télégramme adressé par lord Reading, au nom du Cabinet britannique, aux Etats-Unis pour l'information du colonel House, conseiller du président Wilson, le 12 septembre : « L'opinion générale parmi les chefs militaires en France est qu'au prix d'un grand effort, la guerre pourrait être terminée en 1919 et que toutes les énergies doivent être concentrées en ce sens. Une politique définie à cet effet n'a pas encore été établie ou même posée en principe entre tous les Alliés, mais les tendances s'exercent dans cette direction. »

Le colonel House, en conséquence, conseilla au président Wilson de réfléchir aux lignes essentielles de la politique alliée, de telle sorte que la paix ne prenne personne au dépourvu. Le 27 septembre, le Président définit publiquement ses idées générales sur les conditions de paix, mais déclara qu'il n'y aurait aucun marché ni compromis avec les gouvernements d'Allemagne ou d'Autriche-Hongrie.

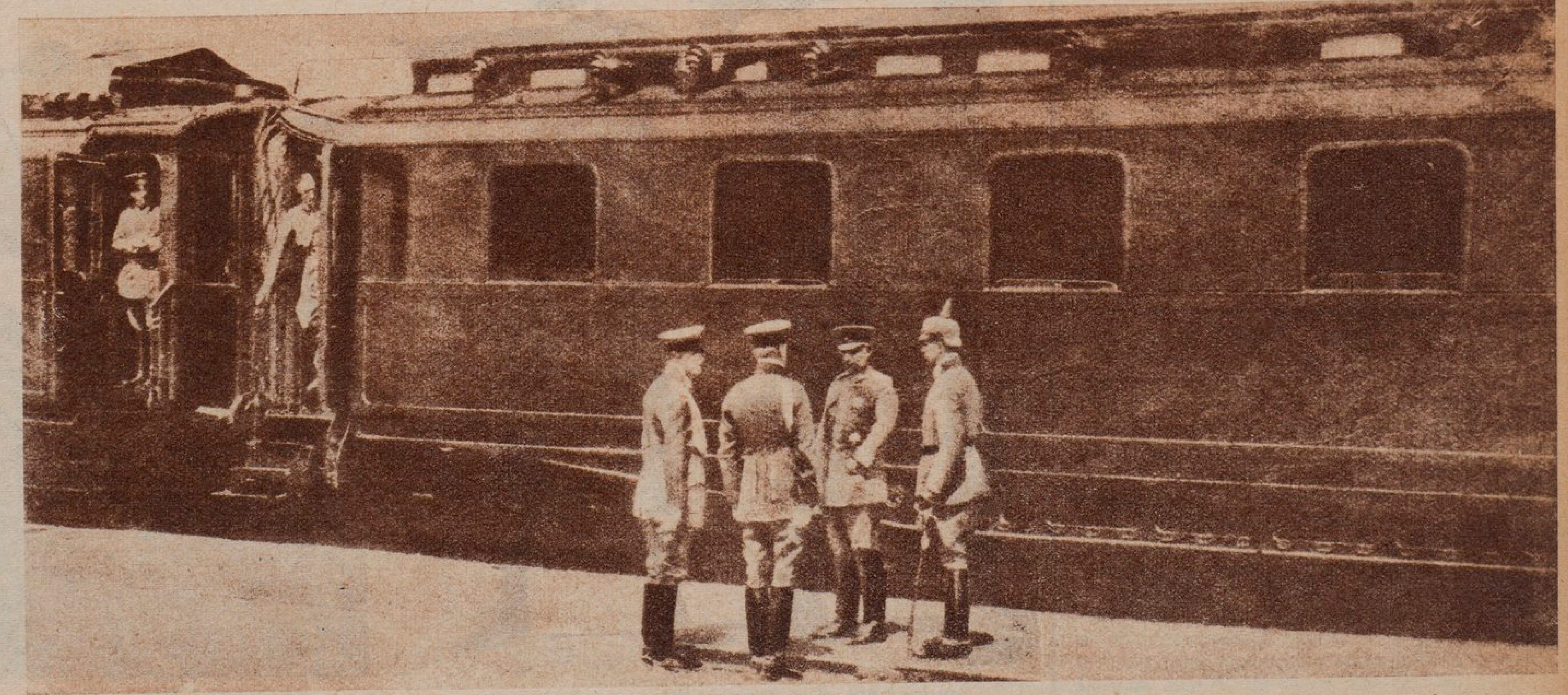
ILS REVIENNENT A LA CHARGE

Jusqu'alors, l'Allemagne n'avait pas réussi à trouver une puissance neutre prête à servir d'intermédiaire dans des négociations de paix. Tellement urgente était la nécessité d'une paix que, le 1er octobre, Ludendorff demanda qu'une proposition allemande de paix soit envoyée à Washington par l'intermédiaire de la Suisse. « L'armée allemande, déclarait-il, ne peut pas attendre 48 heures de plus. » Deux jours plus tard, Hindenburg lui-même déclarait au chancelier allemand qu'il était indispensable de mettre fin aux combats. Aussi, le 5 octobre, le chancelier allemand envoyait-il par le truchement de la Suisse une note au président Wilson, le pressant d'inviter les belligérants à commencer des négociations de paix sur la base des 14 points de Wilson exposés au Congrès le 8 janvier 1918, et de conclure un armistice immédiatement. Le gouvernement austro-hongrois s'associait à cette démarche.

Les nouvelles de l'offre de paix furent bientôt connues. Aux Etats-Unis, elles furent généralement interprétées comme étant un piège destiné à entraîner le président Wilson à une « paix négociée » qui sauverait l'Allemagne de la défaite. L'opinion en France et en Grande-Bretagne était en faveur d'un rejet de la requête allemande. Partout, la nécessité d'obtenir des garanties fut soulignée. Bien que le président Wilson ne se rendît pas nettement compte que le sentiment de son pays était si fortement opposé à toute sorte de reddition qui ne fut pas inconditionnelle, il répondit à l'Allemagne que les Etats-Unis ne pouvaient prendre en considération les propositions allemandes que si des garanties adéquates étaient d'abord données, et que parmi ces garanties il devait y avoir : 1° une déclaration non ambiguë d'accepter les 14 points wilsoniens et les discours subséquents comme bases des négociations de paix : 2° une assurance que le chancelier allemand parlerait au nom du peuple allemand et non pas de ceux qui jusqu'ici avaient été responsables de la conduite de la guerre ; et 3° l'évacuation de tous les territoires envahis.

La seconde de ces garanties obligeait le Kaiser à abdiquer. Mais la troisième renversait tous les calculs de Ludendorff. Les Allemands avaient espéré garder leurs armées intactes et les employer, en continuant d'occuper la Belgique et les autres régions, comme atouts dans un marché. Au nom de Ludendorff, un officier d'état-major allemand, le colonel Heye, déclara au quartier général impérial : « Je ne crains pas une catastrophe, mais je veux sauver l'armée ». Ce souci apparut dans la réponse adres-

(*Lire la suite à la page suivante*)



AUBE DU 10 NOVEMBRE 1918 : Guillaume II quitte l'Allemagne pour la Hollande, en exil. Hindenburg lui a fait comprendre que son abdication était indispensable. Le Kaiser une fois parti, le haut commandement demanda aux Alliés les termes de l'armistice.

sée le 12 octobre à la réplique du président Wilson. Elle acceptait les trois conditions du Président, mais suggérait des négociations préliminaires par une commission mixte avant que l'évacuation ne commençât. Le piège était là. Tandis que la commission mixte débattrait les conditions de l'évacuation, Ludendorff pensait qu'il aurait le temps de retirer ses armées et d'échapper à la pression des Alliés.

WILSON RÉPOND

Le président Wilson ne donna pas dans le panneau. Sa seconde note du 14 octobre rejeta l'idée d'une commission mixte, déclara que les conditions de l'évacuation devaient être laissées aux conseillers militaires des gouvernements américain et alliés et qu'aucun armistice ne pourrait être accordé qui ne « donnât pas des garanties satisfaisantes au maintien de la présente suprématie militaire des Etats-Unis et des Alliés sur les champs de bataille ».

L'attaque concentrique du maréchal Foch menaçait d'un complet désastre les armées allemandes en retraite. Le 20 octobre, les conditions du président Wilson furent acceptées. Une série de discussions se déroulèrent à Paris sur les termes de l'armistice, d'où le doute qui prévalut jusqu'au dernier moment sur le point de savoir si les Allemands accepteraient les conditions des Alliés. En vérité, ce ne fut que le 9 novembre que celles-ci furent acceptées, après que le Kaiser eût été forcé d'abdiquer et eût fui en Hollande. Ainsi, quand les nouvelles se répandirent que l'armistice avait été signé le 11 novembre, les gens en France et en Grande-Bretagne furent grandement surpris.

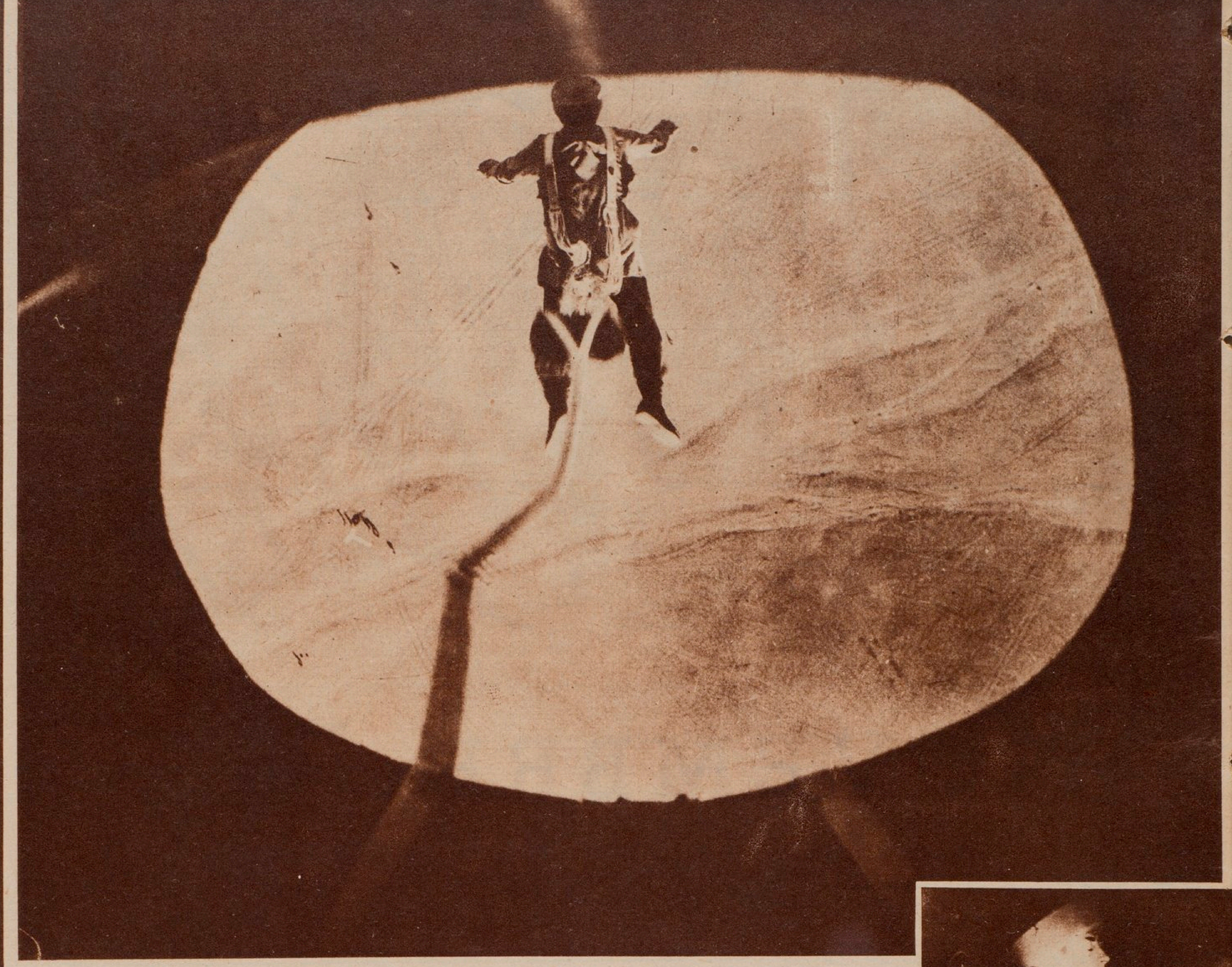
Le fait est que ni le gouvernement français ni le gouvernement britannique n'avaient regardé les « 14 points » du président Wilson comme des bases pratiques de la paix. Ces derniers eux-memes ne les prenaient pas au sérieux en janvier 1918 et, en les proposant comme bases de la paix, ils croyaient jeter le désaccord entre les Alliés d'Europe et les Etats-Unis, ce qui faillit se produire à propos du second point entre autres concernant « la liberté des mers ».

Voici comment, dans les grandes lignes, prit fin la guerre de 1914-18. Il n'est pas vrai, comme Hitler le prétend, que le Kaiser « prit la fuite ». Il fut envoyé à l'étranger par Hindenburg et Ludendorff. Il n'est pas exact non plus que l'armistice fut soudainement imposé aux Alliés par le président Wilson, ou par le général Pershing, commandant des forces américaines en France. Le maréchal Foch était bien plus désireux que Pershing de mettre fin à la lutte. Le 4 novembre encore, le commandant en chef des armées alliées avait été si anxieux de ne pas donner aux Allemands une chance de rejeter les termes de l'armistice qu'il avait protesté de toutes ses forces contre la proposition du représentant de la marine anglaise d'allonger la liste des navires que les Allemands seraient obligés de livrer. Et, en réponse à une question précise du colonel House, Foch avait déclaré qu'en tant que soldat, il pensait que les termes en étaient suffisants pour garantir une complète victoire alliée.

LE TÉMOIGNAGE DE FOCH

Certains écrivains et publicistes français prétendirent plus tard que Foch avait souhaité combattre jusqu'au bout, mais qu'il avait dû céder à la pression anglaise et américaine. Aussi, en 1921, je demandais au maréchal s'il était vrai qu'il n'était pas favorable à la conclusion de l'armistice. Il répondit que c'était faux, et il me donna ses raisons. Il ne savait pas à quel point l'armée allemande était près de l'effondrement total. Une autre raison était qu'il craignait ce qu'il appelait « une paix américaine » si la guerre devait se prolonger jusqu'à l'hiver. Les forces américaines arrivaient chaque jour en France en grand nombre et auraient pu être supérieures à celles de l'Angleterre et de la France au printemps de 1919. Foch en inférait que les Etats-Unis insisteraient pour s'emparer du commandement suprême. Le général Pershing voulait combattre jusqu'à ce que l'Allemagne capitulât sans condition, mais il se rangea aux vues du maréchal Foch. Le commandant britannique, Sir Douglas Haig, souhaitait un armistice, et voulait bien accorder des conditions qui faciliteraient le repli des armées allemandes de Belgique et de la France du Nord. Il semble n'avoir pas compris que c'était cela justement que Ludendorff voulait.

Si la guerre avait pris fin moins soudainement, si plus d'attention avait été accordée à l'avance aux conditions essentielles d'une paix, et au besoin d'une paix qui aurait dû être quelque chose d'autre qu'une simple trêve, nous ne serions peut-être pas aujourd'hui engagés dans une nouvelle guerre qui met en péril toute la civilisation. Cette fois-ci, la leçon de nos fautes et de nos échecs entre 1919 et 1939 ne devrait pas être oubliée. Non seulement Hitler et l'hitlérisme doivent être entièrement détruits, mais toute la superstructure de l'Allemagne ainsi que celle de la vie internationale devra être refaite. Il est à espérer que les gouvernements et les peuples alliés comprendront l'importance de consacrer d'ores et déjà assez de temps à jeter les bases de l'application pratique des huit « Principes Communs » de la Charte de l'Atlantique, avant qu'un règlement de paix ne soit mis en avant. Aucun soin ne saurait être trop grand pour sauvegarder la liberté et assurer la justice dans le monde, si la civilisation elle-même doit survivre.



De la trappe ouverte de l'avion, le parachutiste s'est lancé dans le vide.

En vue de l'ouverture du second front

PARACHUTISTES EN ACTION

La bataille de Tunisie terminée, les conjectures les plus diverses circulent au sujet du second front. Sur quel point de l'Europe les Alliés comptent-ils déclencher leur offensive, et à quel moment ? Seuls les grands stratèges des Nations Unies peuvent répondre à cette question. De toute façon, il est certain que les parachutistes alliés joueront un rôle prépondérant dans cette action et qu'ils seront les avant-coureurs des troupes d'invasion à qui ils sauront ouvrir des voies d'accès par tous les moyens dont ils disposent. Voici un reportage photographique de troupes parachutistes à l'entraînement.

Une lumière verte apparue à l'inté
Les parachutistes sautent de la



L'équipement d'un parachutiste américain comporte, entre autres, une mitrailleuse légère, des armes à feu dont il se servira aussitôt et deux parachutes.

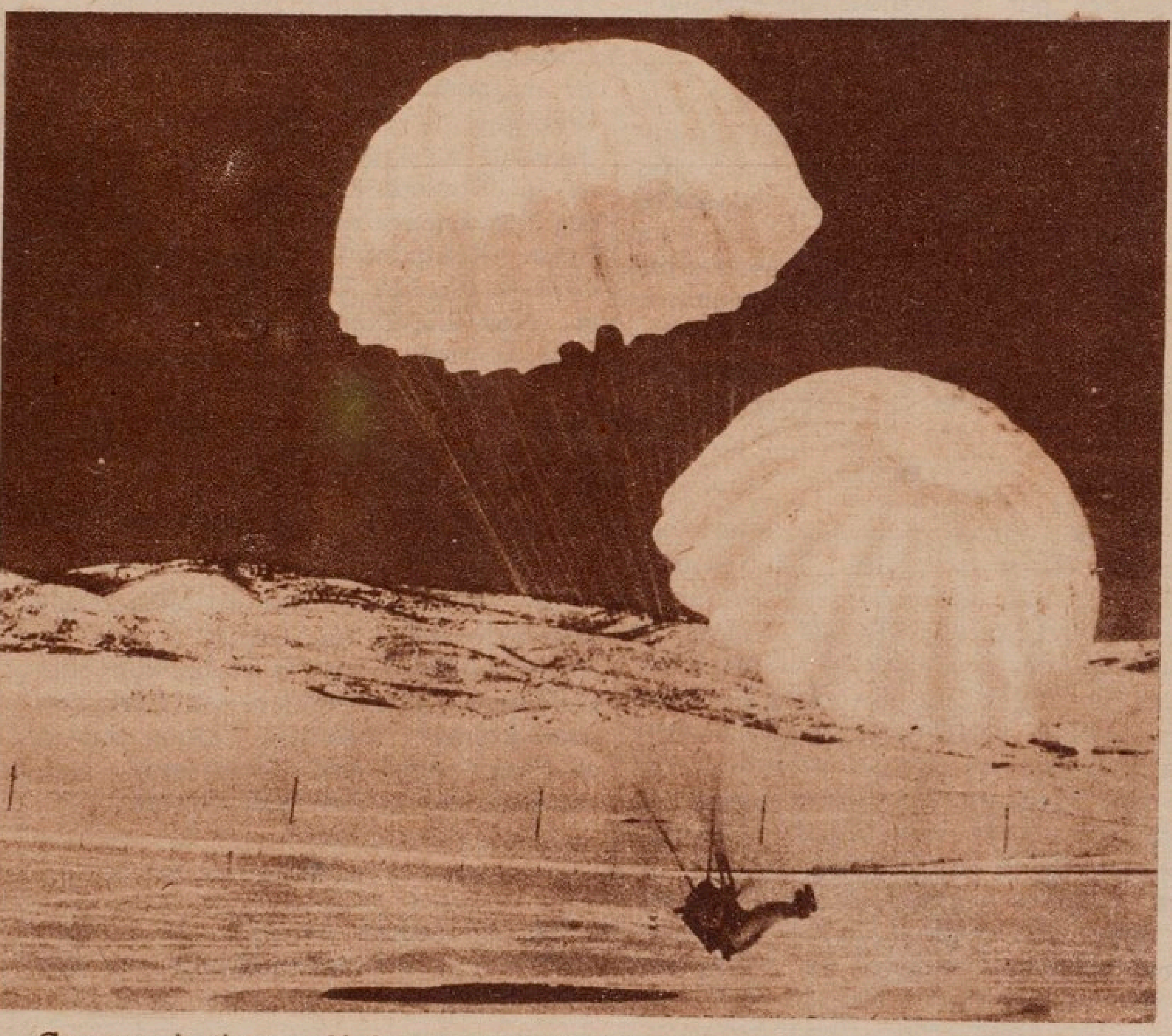


Un sac contenant armes et munitions, jeté de l'avion, arrive à destination en même temps que le parachutiste. Celui-ci possède ainsi les armes nécessaires pour tenir ses positions pendant quelques heures.

Les parachutistes impriment à leur appareil certaines oscillations qui les feront atterrir à l'endroit choisi.



nteur de l'avion sert lieu de signal. ppe qui se trouve sous l'avion.



Ce parachutiste a dû faire usage de son parachute de secours, attaché sur sa poitrine, l'autre ne s'étant pas ouvert à temps durant sa descente.



Aussitôt débarrassé de son appareil qu'il laisse derrière lui, le parachutiste qui vient d'atterrir s'empare de ses armes (fusil, grenades, etc.) et va aussitôt rejoindre ses camarades. Avec eux, il forme un petit groupe qui partira aussitôt à l'assaut des positions ennemies, pendant que l'aviation appuie leurs mouvements.

Aujourd'hui, EN FRANCE

Un document émouvant et significatif de la vie d'aujourd'hui en France a passé la frontière. Le voici dans toute sa pitoyable réalité. Il a été écrit par une femme française dont l'anonymat est gardé pour des raisons faciles à comprendre. C'est là la vie de chaque jour dans les territoires occupés par les nazis. Elle est bien triste et bien misérable.

Comme j'arrive sur la petite place de la petite ville où je vis depuis quelques mois, l'horloge de la mairie sonne sept heures. Déjà, une dizaine de personnes font la queue, attendant leur tour. On n'arrive là jamais assez tôt. Des femmes de tous âges et de toutes conditions, recouvertes de châles bariolés et de pull-overs, guettent patiemment le moment de passer devant le guichet de ravitaillement. Une petite bonne femme, debout devant moi, ne porte pas de chaussures, mais quelques chiffons rattachés sur le devant du pied par plusieurs rangées de lacets. Elle me confie qu'elle a fait une demande pour l'achat d'une paire de souliers il y a trois mois, mais qu'elle n'a pas encore reçu de réponse.

A neuf heures, c'est mon tour. Le gros homme assis à son bureau n'a pas l'air de bonne humeur et me regarde derrière ses lunettes d'un air méchant.

— Combien de personnes êtes-vous ? me demande-t-il sur un ton sec. Montrez-moi votre carte d'identité.

Je la lui tends avec ma carte de rationnement.

— Nous sommes cinq, lui dis-je : trois enfants, mon mari et moi.

●

Chaque personne a une carte de rationnement accompagnée de coupons spéciaux, renouvelables chaque mois, lui permettant d'acheter du pain, de la viande, de l'huile, du fromage, du lait, du savon. La carte de rationnement contient des coupons pour le sucre, le café, le riz, le chocolat, ces deux derniers produits étant réservés aux bébés et aux enfants en période de croissance.

Chaque livret est accompagné de votre nom, de votre profession, de votre âge, ceci devant déterminer la quantité de nourriture que l'on vous allouera. Les feuillets de ma carte de rationnement signés, je me rends chez l'épicier. Là, une cinquantaine de personnes font déjà la queue. Je me range à mon tour, inquiète de devoir attendre un temps infini, car je perdrai certainement mon tour chez le boucher. Comme je suis convaincue qu'en attendant ici je ne trouverai plus le moindre morceau de pain, je décide de me rendre chez le boucher. Après une demi-heure d'attente, j'obtiens ma ration de viande. Celle-ci se monte à deux onces par personne, deux fois par semaine. Encore du veau ! Depuis deux mois, nous n'avons pas mangé autre chose...

Ai-je droit à quelque charcuterie ? Le boucher me dit que mon tour viendra dans trois jours et que, peut-être, j'aurai assez de chance pour obtenir une tranche de jambon pour ma fillette âgée de trois ans. Mais il me recommande de venir avant sept heures. Autrement il ne resterait pas la moindre petite parcelle de jambon.

●

Me voici chez l'épicier.

— C'est votre tour, madame, me dit celui-ci, mais il ne me reste pas grand'chose pour vous.

A tout hasard, je lui tends ma bouteille pour avoir un peu d'huile de cuisine.

— Plus d'huile ni de sucre jusqu'au 15, telle fut la réponse du marchand.

Depuis huit jours, cependant, je n'ai pas eu la moindre goutte d'huile à la maison, ni une seule once de beurre. Je dus faire toute ma cuisine à l'eau.

Mon butin chez l'épicier est bien maigre. Je n'ai pu obtenir que six carottes, quelques poireaux et une petite quantité de navets. En cours de route vers la maison, je combinai mon menu pour le déjeuner et le dîner.

« Voyons un peu, pensé-je à part moi. Il me reste quelques pommes de terre et quelques tranches de tomates avec lesquelles je pourrai faire une sauce. Deux pommes de terre pour chacun, cela sera notre plat de résistance. Pas de fruit. Je cueillerai un peu de salade dans le jardin. Je n'ai cependant pas d'huile ni de vinaigre. La salade ne sera pas assaisonnée, tant pis ! Pour ce soir, le menu comportera des carottes et des poireaux, ainsi que quelques feuilles de laitue, voilà. »

Satisfaite de mon menu, j'arrivai à la maison. Celle-ci est glaciale, et je trouvai mes enfants à moitié gelés. Nous ne pouvons nous chauffer. Notre ration de charbon se monte à six cents livres pour tout l'hiver et le bois est rare. Nous allumons la cheminée seulement le soir et dans une seule chambre, de cinq à huit heures. Il ne fait jamais chaud là-dedans, mais une douce tiédeur nous enveloppe tout de même trois heures de la journée.

Comme beaucoup de mères françaises, n'ayant personne pour garder mes enfants, je les laisse dans leur lit, quand je vais au marché, entourés de leurs couvertures qui les préservent plus ou moins du froid.

●

Aujourd'hui lundi, journée de lessive. La nuit dernière, j'ai trempé le linge dans de l'eau tiède à laquelle j'ai ajouté de la poudre de savon, une composition chimique qui contient très peu de savon. Habituellement je mêle de la cendre à l'eau, ce qui sert à mieux blanchir le linge.

En général, je passe mes soirées à repriser le linge de mes enfants, mais tout manque à présent. Fil, aiguilles, boutons et élastique sont très difficiles à trouver. Quant au tissu, si on n'en possède pas une petite réserve, il faut se résigner à retourner ses robes ou ses costumes. Ce soir, j'ai défait un de mes vieux pull-overs pour faire une jaquette en laine à une de mes trois filles.

Les chaussures sont un autre problème. Pour obtenir une paire de chaussures, vous devez aller à la mairie et faire une demande écrite pour l'obtention d'un bon d'achat. Vous devez prouver que vous n'avez pas une autre paire de chaussures à la maison et que celle que vous portez est complètement abîmée. Vous faites donc votre demande écrite en bonne et due forme et, un jour, vous recevez la réponse suivante : « Demande rejetée ».

La réparation des chaussures est une affaire aussi difficile, car les cordonniers ne disposent actuellement ni de fil, ni de cuir, ni de clous, ni de semelles. La plupart des hommes et des femmes portent des chaussures faites d'étoffe, et de semelles et de talons en bois.

●

Mardi arrive et je me prépare à me rendre à Marseille pour célébrer l'anniversaire d'un ami. Un rapide coup d'œil dans mon sac pour voir si je n'ai rien oublié : coupons pour le pain, pour la viande, pour le fromage, une petite boîte contenant quelques morceaux de sucre, et me voici en route. J'ai aussi emporté avec moi quelques cadeaux, pas comme ceux d'avant-guerre, bien sûr, mais qui feront quand même plaisir : quelques radis et de magnifiques têtes de laitue que notre hôte ne manquera pas d'apprécier, car en ville le problème de la nourriture est encore plus ardu qu'en banlieue.

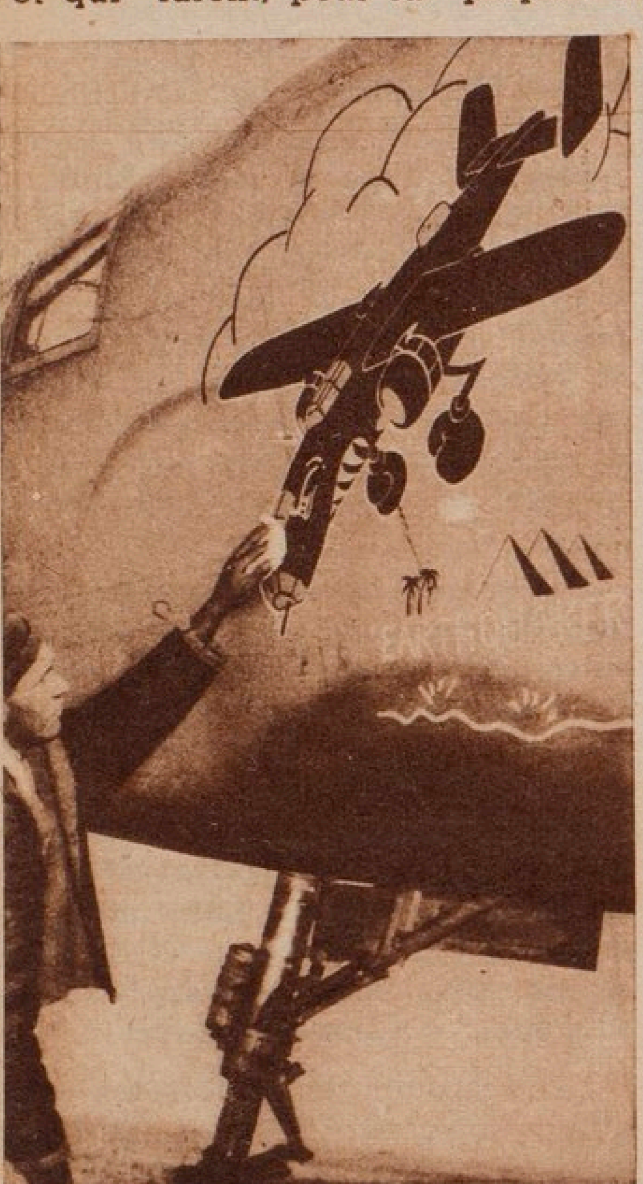
Je suis la dernière à arriver. Mme D. est déjà là avec ses enfants. Les hommes discutent de la situation et la conversation générale roule sur la nourriture. Enfin, tout le monde se met à table. Une grande casserole est placée au milieu et chacun jette un coup d'œil évasif en essayant de calculer la part qui lui reviendrait. La faim fait faire d'étranges choses aux hommes. Alors que la maîtresse de maison sert les portions, chacun regarde l'assiette de son voisin pour voir si elle ne contient pas plus de nourriture que la sienne propre. Malgré votre honte, vous ne pouvez vous empêcher de faire comme tout le monde. Le vin est rationné à un litre par personne et par semaine. On boit donc surtout de l'eau. Quand nos assiettes sont remportées à la cuisine, il semble qu'elles aient été déjà lavées tant chacun de nous n'a rien laissé dans la sienne. Pas une goutte de sauce ou la moindre parcelle de nourriture qui n'aient été absorbées.

Mais, malgré tout, chacun manifeste de la bonne humeur, et l'esprit est loin de faire défaut. Dans la rue, une bonne gasconnade provoque les éclats de rire de la foule, et sur les visages on lit une expression d'espoir. On ne vit que dans la perspective de voir les Allemands chassés bientôt définitivement des territoires qu'ils occupent.

Pluto, le compagnon de Mickey Mouse, est ici en vedette. Nul doute qu'il portera bonheur à l'équipage de cet appareil de bombardement.

FETICHES

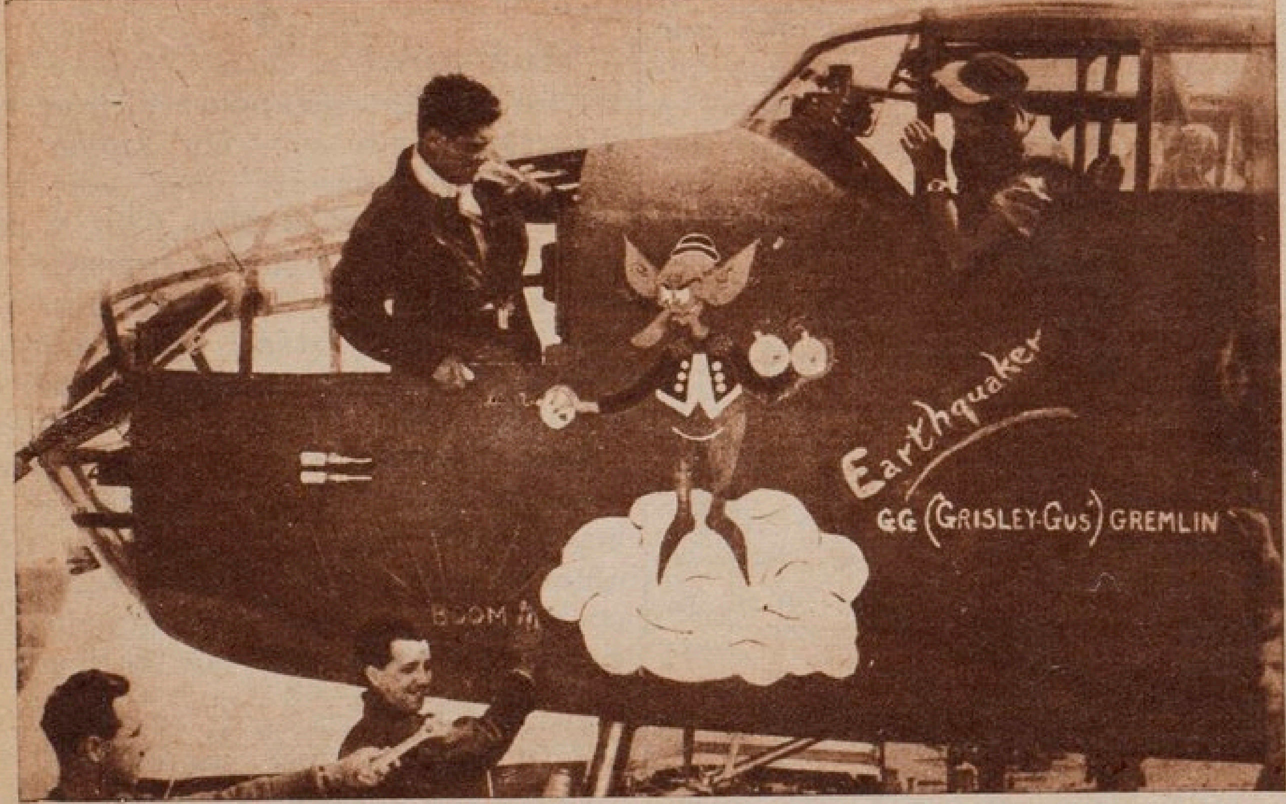
Tout comme leurs camarades de la Royal Air Force, les aviateurs américains ont aussi leurs insignes-fétiches qui ornent leurs avions de combat. En voici quelques-uns qui ne manquent pas de pittoresque et qui furent, pour la plupart, inspirés des héros de Walt Disney.



Cet insigne, d'inspiration égyptienne (n'y voit-on pas figurer les Pyramides ?), fait la fierté de l'artiste qui en a exécuté le dessin.



La dernière main est mise à l'inscription de cet insigne-mascotte qui réjouit les membres d'équipage de la forteresse volante qu'il protège.



Des membres de l'équipage de ce B-25 admirent l'insigne-fétiche qui figure sur leur appareil. On remarquera les deux bombes sur l'avant de l'appareil, ce qui signifie qu'ils ont détruit deux chasseurs ennemis.



Une femme sert, cette fois, d'insigne-fétiche aux membres d'un équipage. Gageons qu'elle saura les protéger contre les coups du sort...

GUADALCANAR:

un tournant dans la bataille du Pacifique

Quand le navigateur espagnol Alvaro Mendana mit le premier pied dans les îles Salomon en 1567, il pensait avoir découvert la source des richesses du roi Salomon ; apparemment, il prenait les pyrites ferreuses des rochers pour des pépites d'or. Ce n'était pas de l'or ; et il n'était pas vraisemblable que le monarque hébreu eut fait transférer ses biens d'une région du monde aussi éloignée, pour ne pas dire inaccessible. Mais le nom que Mendana lui donna en ce moment d'ignorance est resté : les îles Salomon.

A Madrid, l'on fit le silence autour du voyage de Mendana, de manière à décourager les étrangers de suivre son itinéraire et de s'assurer ainsi les richesses des îles, ces richesses qui devaient être espagnoles ou ne pas être.

Deux cents années passèrent avant que les Salomon ne fussent de nouveau découvertes par l'Anglais Philip Carteret et le Français Louis de Bougainville lequel donna son nom à une des îles, aussi bien qu'à la plante tropicale. En 1769, un autre Français, de Surville, fit un long séjour dans l'archipel et donna à un certain nombre de ces îles les noms qu'elles portent encore. La Nouvelle-Georgie reçut son nom du lieutenant Shortland en 1788. Mais dès lors, et pendant de nombreuses années, la période pacifique des découvertes fut suivie par une période de rapines et d'effusions de sang. Les indigènes n'étaient pas de doux agneaux, mais de féroces cannibales, et leurs mœurs ne furent pas adoucies par le contact des commerçants, des baleiniers et des chasseurs qui les enlevaient par surprise pour les employer comme esclaves dans leurs plantations à Fidji et au Queensland. L'homme blanc, apportant avec lui la dépopulation et les maladies, suscita la haine du noir ; il n'est donc pas surprenant que des générations passèrent avant que les missionnaires ne pussent s'établir dans ces régions reculées. En 1927 encore, des missionnaires furent tués dans les Salomon.

●

Sur le terrain politique, tout l'archipel est britannique. Guadalcanar, Malaita, San Cristobal, la Nouvelle-Georgie, Choiseul, Isabel, Tulagi et quelques îles plus petites furent annexées en 1893 par les Anglais alors que ceux-ci étaient occupés à peindre en rouge sur les cartes tout ce qui était vacant. Bougainville et Buka, allemandes depuis 1893 jusqu'à leur occupation par une force australienne en 1914, furent confiées à l'Australie en 1920 par la Ligue des Nations, comme territoire sous mandat. L'étendue du protectorat britannique dans les Salomon est d'environ 15.000 milles carrés, avec une population de près de 500 blancs et de 100.000 Mélanésiens ; dans la portion australienne (sous mandat), la population autochtone s'élève à près de 50.000 âmes. Les bananes, les noix de coco, le caoutchouc, les pommes de terre douces et les ananas y sont cultivés.

Le commissaire-résident du Protectorat a son siège à Tulagi, une petite île au large de la côte de l'île de Florida ; Kieta, à Bougainville, est la principale ville des îles sous mandat. L'une des îles les plus importantes est Guadalcanar ou Guadalcanal, comme elle est aussi appelée. Elle est, ainsi que la plupart des îles de l'archipel, volcanique, accidentée et montagneuse.

●

Guadalcanar se trouve à la limite de l'expansion japonaise vers le sud-est. Au nord et à l'ouest, les conquêtes nippones ont été étendues depuis l'effondrement de la résistance alliée dans les Indes Néerlandaises à la fin de février 1942. Nombre de ces myriades d'îles et d'îlots qui parsèment cette vaste zone du Pacifique sont devenues japonaises, même quand les assaillants n'avaient pas l'intention d'y envoyer des troupes d'occupation. Quelques-unes ont été visitées simplement par une vedette japonaise à bord de laquelle se trouvait une mission composée d'une poignée d'officiers de l'armée et d'un ou deux civils qui, après avoir informé le chef de l'établissement indigène de la quantité de vivres qu'il devra fournir aux seigneurs japonais, s'étaient calmement retirés. D'autres îles cependant ont une garnison nippone : ce sont la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, qui se trouvent au large de la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, et la plupart des îles septentrionales des Salomon : Buka, Bougainville, Shortland, Fais, Gizo et Floride. Dans la grande île de la Nouvelle-Guinée, les Alliés occupent Papoua et les régions de Gona et de Buna, tandis que les Japonais détiennent la plus grande partie de la côte septentrionale de l'île à partir de Salamaua en direction de l'Ouest. Ils ont aussi établi leurs positions dans la portion hollandaise du sud-ouest.

Les Alliés détiennent également une multitude d'îles au sud et à l'est — les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie (cette dernière est Française combattante), Nauru et Océan, Samoa et Fidji, ainsi que l'extrémité sud-orientale de la Nouvelle-Guinée.

●

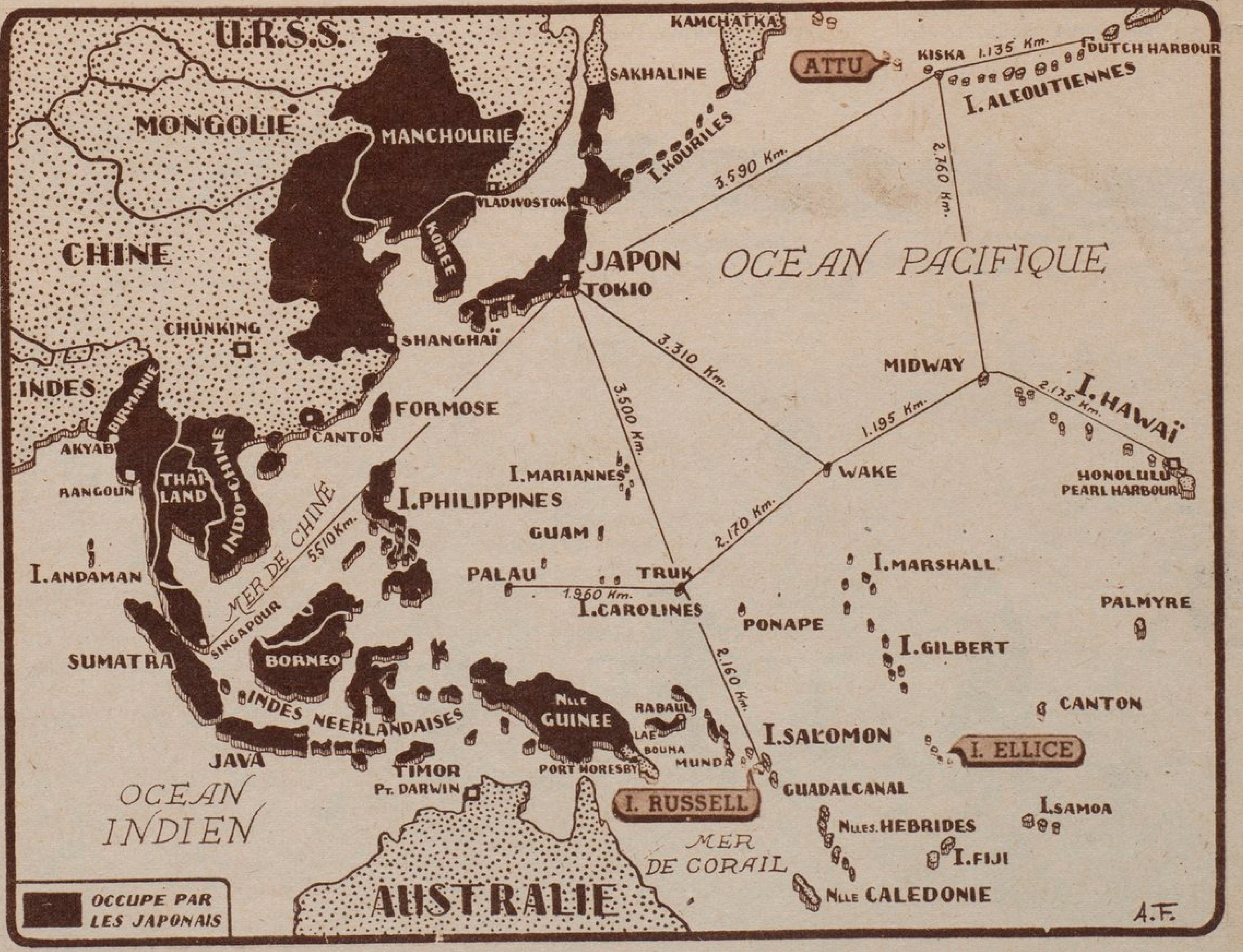
De ce rapide examen, il apparaît clairement que Guadalcanar occupe une position-clé dans cette zone de guerre. De là, les combats âpres et prolongés qui se sont déroulés ces derniers mois.

Ce fut le 7 août 1942 qu'un corps de fusiliers-marins américains s'empara du port de Tulagi, avec les îlots de Gavutu et de Tanambogo commandant son entrée, et l'aérodrome récemment construit par les Japonais sur le littoral à Guadalcanar. Bien que pris par surprise, les Japonais se ressaisirent rapidement et le jour suivant infligèrent de sérieuses pertes à la flotte américaine. Mais les fusiliers-marins tinrent le terrain occupé avec la plus grande résolution, et bientôt des avions provenant de l'aérodrome de Henderson, à Guadalcanar, opéraient contre les Japonais dans les îles et contre leurs escadres. Six grandes tentatives furent faites par les Nippons pour refouler les fusiliers-marins. Elles échouèrent toutes, et non seulement les Américains gardèrent le terrain occupé, mais ils prélevèrent un lourd tribut sur les navires de guerre et les transports ennemis. L'histoire de la bataille de Guadalcanar est en vérité une page de la guerre dont les Etats-Unis et leurs alliés ont tout lieu d'être fiers.

●

Quand les Américains occupèrent une tête de pont à Guadalcanar, ils étaient sur la défensive ; leur action était dictée par le souci d'empêcher les Japonais de pénétrer plus avant vers le sud-est, en direction de la voie maritime vitale qui, des Etats-Unis à l'Australie, passe par les Nouvelles-Hébrides pour aboutir à Brisbane. Mais il s'avéra rapidement que cette initiative avait également un aspect offensif : la possession de l'aérodrome de Guadalcanar et du port de Tulagi n'éloignait pas seulement la menace d'une invasion japonaise à partir des îles du Sud ; elle contribuait aussi dans une large mesure à rendre possible une contre-offensive alliée le long des Salomon vers l'importante base nippone de Rabaul en Nouvelle-Bretagne et les îles sous mandat dans le nord-est.

Mais une pareille poussée serait mise en danger par une attaque de flanc lancée à partir de la Nouvelle-Guinée. Ainsi, nous pouvons nous rendre compte maintenant des incidences stratégiques de la poussée alliée à travers les montagnes d'Owen Stanley depuis Port-Moresby jusqu'à Buna. Une fois que le flanc occidental allié en Nouvelle-Guinée sera en sécurité, il deviendra possible de pousser le long de la chaîne de 600 kilomètres des îles Salomon en vue d'attaquer les fortes positions nippones du Pacifique central. *Guadalcanar est un pistolet pointé, sinon vers le cœur du Japon, du moins vers un de ses plus redoutables et de ses plus longs tentacules.*



Les Américains occupent, dans le sud-ouest du Pacifique, l'île de Guadalcanar, dans les Salomon, ainsi que le groupe des îles Russell et Ellice où ils ont débarqué récemment. Toutes ces îles sont des positions-clés pour une attaque dirigée contre les positions japonaises. Guadalcanar est un pistolet pointé vers un des plus longs tentacules du Japon. Il y a quelques jours, les Américains débarquèrent plus au nord, dans les îles Attu.

Un problème de demain

OUVRONS NOS PORTES à l'émigration

Les nations démocratiques veulent bien aujourd'hui ouvrir leurs portes aux victimes de la brutalité allemande, encore qu'avant la guerre elles les gardaient fermées. Maintiendront-elles cette généreuse attitude après la guerre, ou bien condamneront-elles au désespoir des millions de misérables ? M. Norman Angell, le fameux écrivain britannique et auteur de l'article que nous résumons ici, recommande une politique libérale en matière d'émigration.

A la fin de la guerre, plusieurs millions d'hommes et de femmes auront été éloignés de leurs foyers, refoulés comme du bétail d'un coin de l'Europe à un autre. Leurs maisons ne sont plus aujourd'hui dans de nombreux cas que des ruines, la scène désolée des tortures et des malheurs que ces êtres éprouvés veulent oublier par-dessus tout. A un autre point de vue également, il leur serait souvent très difficile de retourner chez eux. L'usine dans laquelle le mécanicien travaillait peut avoir risparu ; les clients qui recouraient aux services de ce jeune avocat sont peut-être morts ; le quartier où ce magasin était prospère a été si endommagé qu'aucune boutique de ce genre ne peut survivre ; et ainsi de suite.

Des milliers et des milliers de ces réfugiés voudront recommencer une nouvelle vie, de préférence dans un pays neuf. Ils voudront, comme les émigrés des deux derniers siècles, défricher des terres nouvelles. Ils essaieront de s'installer aux Etats-Unis ou au Canada, de trouver place dans les libres espaces de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud, de la Rhodésie ou du Kenya ; en Argentine ou dans les autres pays de l'Amérique du Sud. Ils demanderont certainement si, dans le vaste monde libre pour lequel ils ont pensé qu'ils se battaient, ils seront autorisés à s'installer là où par leur travail ils pourront contribuer au renouveau économique du monde.

Quelle sera la réponse des démocraties à leur angoisse ? A moins que nous — particulièrement les démocraties de langue anglaise — n'affirmions clairement que nous répudions les idées qui ont inspiré notre conduite il y a quelques années, les victimes de l'oppression n'auront pas d'espoir.

L'ERREUR D'HIER

Rappelons-nous un instant le cas de ceux qui cherchaient anxieusement un refuge aux premiers temps de la terreur nazie. Tout de suite, il leur parut clair qu'ils ne pouvaient être sauvés que par l'émigration, et en même temps les restrictions contre l'entrée des réfugiés commencèrent à s'aggraver un peu partout. La charité privée réussit bien à s'occuper d'un certain nombre de réfugiés, mais la politique officielle ne permit pas de régler la situation de la plupart d'entre eux. Chaque jour presque nous apportait la terrible histoire de ceux qui avaient réussi à s'évader et qui étaient renvoyés aux chambres de torture des nazis parce que leurs papiers n'étaient pas en règle. L'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, les républiques de l'Amérique du Sud auraient pu sauver une grande proportion de ces pauvres gens en leur ouvrant simplement leurs portes. Ce n'est pas l'impérialisme ni le capitalisme qui les en ont empêchés ; les obstacles sont venus principalement du sentiment populaire.

Ce sentiment populaire était basé sur une conception économique fallacieuse et absolument fausse. La politique d'exclusion était maintenue en partant de l'idée que, dans les pays même non surpeuplés ou subissant à un degré plus ou moins grave une crise de dénatalité, l'admission d'un nombre considérable d'immigrants serait économiquement désanvantageuse, et qu'elle aboutirait à aggraver le chômage et à priver les travailleurs anglais, américains ou ceux des Dominions de leurs emplois.

UN PRÉJUGÉ

Cette attitude d'hier reposait tout entière sur un préjugé, à savoir que pour chaque centaine ou chaque millier d'étrangers admis à travailler, une centaine ou un millier d'Américains, d'Anglais ou d'Australiens, par exemple, seront privés de travail, ou des chances d'en obtenir. Et cependant, les plus grandes autorités en ces questions pensent tout autrement. Elles prennent en tous points le contre-pied du préjugé populaire.

Un Américain demande du travail dans un bureau et trouve un réfugié allemand à sa place. Cet Américain prétend qu'il a été évincé au profit d'un étranger. Mais supposez que le réfugié allemand se trouve là parce qu'avec sa connaissance des marchés étrangers originellement fournis par l'Allemagne, il est en mesure d'étendre à tel point l'activité de l'usine que des centaines d'autres travailleurs sont engagés. Refuser d'employer l'Allemand malgré ses connaissances particulières aurait interdit cette activité nouvelle et empêché de procurer du travail à 99 autres Américains. Ce cas est loin d'être théorique. Il se produit au contraire fort souvent.

Qu'on se souvienne aussi des fameuses villes-champignons d'Amérique où tous les nouveaux venus étaient les bienvenus. Si l'on avait suggéré à cette époque que tout afflux d'habitants serait préjudiciable à la prospérité, où en serions-nous aujourd'hui ? A l'origine de cette erreur est l'idée que la quantité de travail est fixe, de telle sorte que si A obtient un travail, celui-ci est perdu pour B. Mais lorsqu'un homme gagne de l'argent en travaillant, il doit le dépenser également, et ce faisant, il engendre la nécessité d'un autre travail, il procure du travail à un ou à plusieurs autres hommes.

GRANDES MIGRATIONS

Qu'arriverait-il aujourd'hui si, comme au siècle passé, de grandes migrations se produisaient de certains pays à d'autres ? Vers 1890, l'exode annuel de l'Europe à l'Amérique s'élevait à 650.000 personnes. Durant la période la plus active, près d'un million et demi d'émigrants entrèrent en Amérique chaque année, desquels un million se rendirent aux Etats-Unis et les autres principalement en Argentine, au Brésil et au Canada. Vers 1910, les nouveaux arrivants en Australie se chiffraient par 100.000 chaque année.

Quel fut l'effet de cette vaste migration sur les pays qui les recevaient ? Chômage ? Grave crise économique ? Loin de là. C'était une période de grande expansion économique. Il n'y eut pratiquement pas de chômage durant ces années, et les salaires étaient les plus élevés qui eussent jamais été payés.

C'est lorsque l'immigration s'arrêta presque complètement que les Etats-Unis connurent une des plus sévères crises du chômage qu'ils aient traversées. A un moment donné, il y eut même près de 15 millions de chômeurs. *La raison n'en était pas le surplus de population, mais le mauvais ajustement de la production et de la consommation.*

UNE QUESTION TRAGIQUE

Ainsi, l'admission de réfugiés, loin de causer le moindre préjudice matériel aux pays qui les reçoivent, à moins évidemment qu'il ne s'agisse du rebut de l'humanité, est de nature à stimuler le rythme de leur vie économique. Et il se trouve que, dans les circonstances qui ont entraîné leur départ de leur pays d'origine, ces réfugiés sont la plupart du temps des hommes de qualité supérieure. C'est pourquoi, précisément, les difficultés qui leur ont été faites par les puissances démocratiques, au cours des années d'avant-guerre, ont soulevé tant de tristesse et d'amertume. Dans le monde douloureux de demain, quelle sera notre réponse aux centaines de milliers de réfugiés que la guerre a et aura laissés sans foyer ni travail ?

L'Europe enchaînée nous pose cette tragique question.

Nous pouvons et nous devons répondre à cette question avant que le fracas des armes se soit apaisé, et cette réponse aura non seulement une grande influence sur la forme de la paix que nous aurons à construire, mais aussi sur l'avenir économique du monde de demain.





DERNIERES BATAILLES EN TUNISIE

Dans Tunis déjà occupée par les troupes alliées, un groupe épars de soldats ennemis, retranchés dans une bâtisse en construction, essayèrent de résister aux forces envahissantes. Mais un siège en règle établi autour de la bâtisse par les troupes alliées appuyées par des voitures blindées les obligea à se rendre.



CHASSE A L'HOMME...

Dans les rues de Bizerte, une patrouille britannique se livre à la recherche de sapeurs ennemis.



RENCONTRE DE CHEFS EN TUNISIE

L'air chief marshal Tedder, commandant en chef des opérations aériennes en Méditerranée, a rendu visite aux chefs alliés au cours de sa tournée dans les aérodromes tunisiens. Le voici (au milieu du groupe) déambulant à travers une route des environs de Tunis en compagnie de quelques officiers supérieurs. On reconnaît les généraux Alexander et Montgomery en tête, suivis de l'air chief marshal Tedder, l'air marshal Coningham, le général Kuter, de l'aviation américaine, et l'air vice marshal Broadhurst.



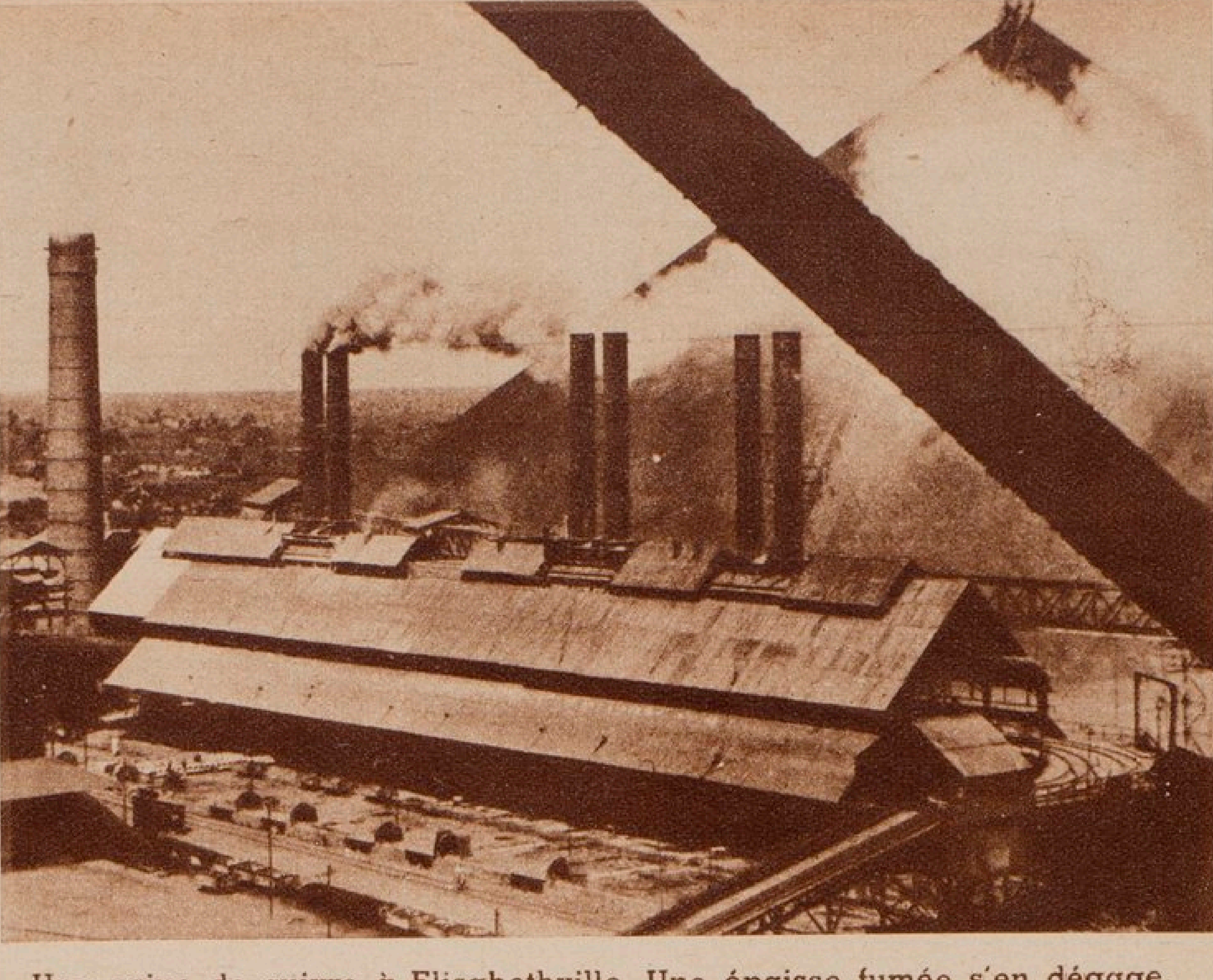
GIRAUD SIGNE UN AUTOGRAPHE

En visite dans un aérodrome de Tunis, le général Giraud est sollicité par un aviateur américain amateur d'autographes. Le général se prête volontiers à la demande du pilote. D'autres officiers entourent le groupe.



MORT DEVANT SON CANON

Dans leur avance sur le front tunisien, les troupes alliées ont tout sapé sur leur passage. Voici un artilleur allemand trouvé mort devant son canon anti-tank détruit. Sa résistance n'a pu retarder l'avance alliée.



Une usine de cuivre à Elisabethville. Une épaisse fumée s'en dégage.

LE CONGO BELGE
fait la guerre

Quand on parle du Congo belge, on pense tout de suite au cuivre, à ces riches gisements de cuivre du Katanga, dans le sud de la colonie, d'où aujourd'hui l'on extrait, au bénéfice des nations alliées, plus de 175.000 tonnes de ce minerai. Avec la Rhodésie du Nord, le Congo belge fournit un cinquième de la production mondiale. Les mines d'Amérique du Nord, celles d'Amérique du Sud, du Chili et d'Afrique contrôlent les trois cinquièmes de la production mondiale. Les ressources de l'Axe, à part la petite production japonaise, sont, à ce point de vue, insignifiantes. Or le cuivre sert à cent usages : fabrication des munitions et du matériel d'aviation principalement. C'est un des minerais qui n'a pas d'équivalent ersatz.

Mais le Congo livre aussi aux Alliés de l'étain, du manganèse, du zinc.

Lors des événements de 1940, le Congo a connu une crise très forte. La Belgique métropolitaine était, en effet, à la fois le meilleur client et le fournisseur également attitré de la colonie. Mais le Congo, dès 1941, s'est adapté aux conditions nées du conflit et son industrie a été orientée vers les buts de guerre. Si les résultats ont été si heureux, c'est que l'économie de la colonie était particulièrement saine.

Pourtant, en dépit de ses énormes ressources, le Congo ne jouait pas dans la guerre économique un rôle essentiel. Ce rôle, les événements allaient, fin 1942, se charger de le lui donner. L'entrée en guerre des Etats-Unis et du Japon, l'envahissement de la Malaisie et des Indes Néerlandaises, principaux producteurs mondiaux du caoutchouc, de l'étain, de l'huile de palme et du coprah, assignèrent au Congo belge une fonction de tout premier plan dans l'économie de guerre des Alliés.

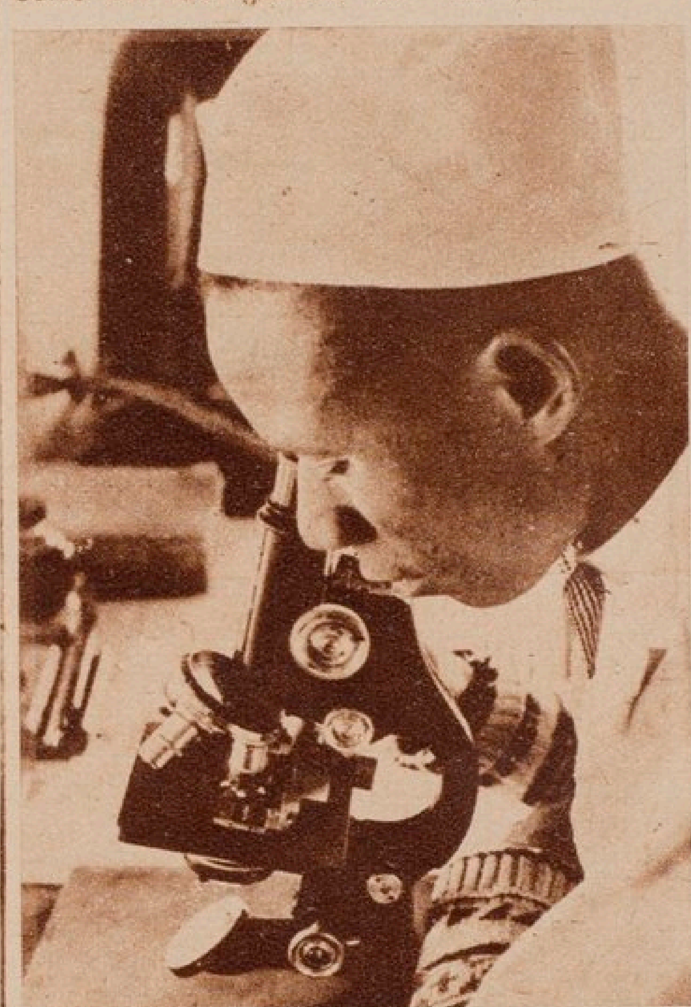
On se mit au travail. Il fallait produire, produire à tout prix et rapidement. Cette mobilisation des ressources du Congo n'alla pas sans sacrifices de la part de la colonie. Certaines exploitations aurifères furent fermées et



Produire... telle est la devise du Congo belge. Voici un ouvrier indigène occupé à des travaux dans un fourneau d'une usine de guerre.

les machines transférées dans des mines d'étain. Comme il fallait produire, on exploita superficiellement les filons, de façon irrationnelle, qui compromet dans une certaine mesure l'avenir économique de la colonie. Mais une seule chose compte, et le Congo l'a fort bien compris : c'est produire, produire pour rapprocher la date de la victoire.

En un an, de 1941 à 1942, la production de l'étain a augmenté de 45 %, celle du manganèse de 160 %.



Des techniciens congolais apportent une aide précieuse dans les travaux de laboratoire pour l'effort de guerre auquel participe le Congo belge avec toutes ses ressources.

La colonie avait à vivre, après 1940, sur ses propres ressources ; les cultures de riz, celles du sucre furent accrues dans des proportions étonnantes : 12.200 tonnes en 1941 contre 211 tonnes en 1940 ; 3.500 tonnes de riz contre 300 tonnes en l'espace d'une seule année.

Mais si les richesses minières du Congo sont celles qui retiennent l'attention — car l'on produit aussi du diamant et du radium — la chose la plus curieuse c'est certainement la résurrection du caoutchouc. Il y a très longtemps que le Congo avait renoncé, devant les résultats obtenus par la culture en Malaisie, à récolter son caoutchouc naturel.

En 1942, il fallut faire un effort pour parer à la perte de la Malaisie. Les indigènes réapprirent la course aux arbres à caoutchouc en forêt, et des planteurs venus d'Extrême-Orient se mirent à agrandir les quelques plantations qui avaient subsisté. On adopta pour la culture un plan ingénieux, hâtif, qui donna d'excellents résultats.

Le Congo belge a aussi une armée qu'on appelle la Force publique du Congo. Elle s'est illustrée en Abyssinie de façon éclatante. Ces derniers temps, les troupes noires du Congo ont passé au Nigeria où elles étaient prêtes à parer à toute menace effective de l'Axe sur l'Afrique occidentale.

Voici brièvement tracé un tableau de l'aide que le Congo belge fournit aux Nations Unies. Dans la mesure de ses moyens, qui sont puissants, et de ses ressources qui sont très grandes, le Congo belge apporte à l'effort de guerre allié une aide très efficace qui rapprochera le terme de la victoire.

10 MINUTES...

Faute d'exercices, vos chevilles se sont empâtées cet hiver. Elles craquent, vous les sentez mal assurées, les tissus d'alentour sont « infiltrés », ou bien la circulation de vos jambes est telle qu'aux premières chaleurs elles deviennent douloureuses, gonflées et congestionnées.

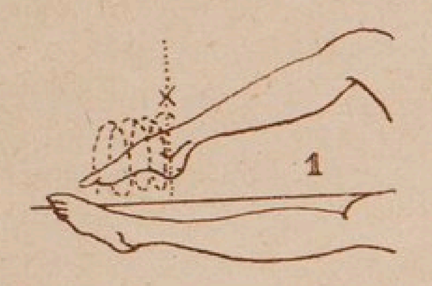
N'attendez pas plus avant dans la saison, ne les laissez pas s'abîmer en comptant sur les bains de mer sauveurs pour les réparer, luttez dès maintenant contre l'altération de vos chevilles par ces exercices.

Si ce n'est pas le matin, jambes reposées, que vous faites ces mouvements, faites-les toujours précéder d'un mouvement de « vidage » de la jambe. Couchée sur le dos, élevez les jambes verticalement et secouez-les en exécutant de petits mouvements vibratoires qui vident les veines.

I

Circumduction large de la cheville

Couchée sur le dos, jambes levées obliquement, exécutez un mouvement de rotation de la cheville dans le sens des aiguilles d'une montre, puis dans

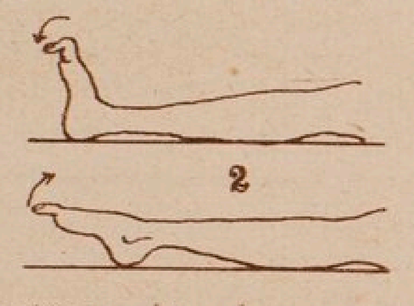


l'autre sens. Faites travailler d'abord un pied à la fois, puis, quand vous commanderez bien au mouvement et à son amplitude, faites-le, les deux pieds ensemble, une vingtaine de fois.

II

Flexion, extension forcée

Jambes allongées, relevez les pieds à angle doit et, dans cette position, fléchissez les orteils à fond. Abaissez ensuite votre pied au maximum dans le prolongement de la jambe et, dans



cette position, déroulez vos orteils et relevez-les au maximum en extension forcée. Revenez à la position initiale, pieds à angle droit, et fléchissez à nouveau les orteils, et ainsi de suite. 15 mouvements complets.

III

Élevez-vous

Elevez-vous brusquement sur la pointe des pieds, les genoux tendus, revenez sur les talons et recommencez sur un rythme assez rapide pour chauffer les chevilles. 20 mouvements.



IV

Marchez autour de votre chambre

Les chevilles très souples, en posant d'abord le talon sur le sol et en déroulant le pied jusqu'à ce que l'appui

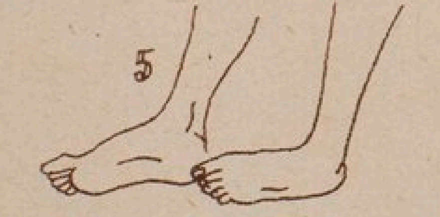


soit porté sur la pointe. Faites ensuite une marche plus normale avec appui sur la pointe des pieds, en posant à peine le talon sur le sol.

V

Marchez les pieds éversés

Dans cette position, vous ne poserez que les bords latéraux des pieds sur le sol. Par ce simple moyen, la char-



nière de vos chevilles sera plus solide, vous aurez une meilleure circulation et vous verrez, malgré les chaleurs, vos chevilles s'affiner.

FEMINITES



Aimez-vous les toilettes un peu compliquées ? Pour les courses, un ensemble composé d'une jupe rouge entièrement froncée, d'un boléro noir à larges revers et à manches trois-quarts et d'une blouse en soie blanche se terminant par un grand nœud. La ceinture a un motif er pierreries qui se répète sur la broche du boléro. L'élégant chapeau blanc est accompagné d'une voilette noire qui se noue derrière.



Idéale pour les sorties de l'après-midi, cette robe a une jupe portefeuille, dont les panneaux se croisent un peu à gauche. Un jeu de fronces donne de l'ampleur au devant du vêtement, tandis que le dos est très ajusté et souligne harmonieusement le corps. Un décolleté en V et des manches trois-quarts, accompagnés d'une fine ceinture, lui donnent du « fini ». Noter la garniture des boutons blancs.



Cette robe est le prototype de ce qui se portera en 1943. Elle est de jersey marine et se garnit en avant d'une espèce de plastron qui finit en forme de V. La jupe, en biais, est drapée autour du plastron et souligne harmonieusement la taille, sans trop la marquer. Un petit col et des œillets blancs complètent l'ensemble. Cette toilette est surtout à recommander à toutes celles qui ont des hanches un peu fortes.

LE BLANC EST A LA MODE

Les couturiers américains ont été obligés, vu les restrictions actuelles en Amérique, de créer des toilettes simples et ne demandant pas beaucoup de tissu, disions-nous dernièrement. Aujourd'hui, toujours à cause de la guerre, les voici poussés à employer le plus possible la couleur blanche pour accompagner les toilettes un peu sombres et même les ensembles imprimés.

C'est que le blanc permet aux femmes d'être visibles de loin et, dans les rues peu éclairées, elles ne risquent pas d'être victimes de la circulation.

Nul n'a protesté contre ce « desiderata » des autorités américaines, le blanc étant, de toutes les couleurs, celle qui sied le mieux aux blondes comme aux brunes, aux jeunes comme aux vieilles.

Les modistes américaines ont également lancé la mode des grands chapeaux blancs.

Les manteaux blancs connaissent, eux aussi, une vogue qui va en grandissant. Ils ne sont, certes, pas à recommander à toutes, car il faut être mince et grande pour les porter avec élégance, mais même celles qui sont fortes pourront porter un manteau marine, doublé de blanc, avec des revers blancs.

Ne négliger pas VOS CHEVEUX

Le cheveu est une matière, par certains côtés, extrêmement solide.

Dans la vie de tous les jours, exposés à lair, aux poussières, aux intempéries, se ressentant des variations de santé de ceux auxquels ils appartiennent, les cheveux sont infiniment fragiles et demandent des soins réguliers.

A la racine de chaque cheveu se trouve une petite glande sébacée, sécrétant continuellement une matière grasse destinée à protéger le cheveu et, aussi, à lui donner son brillant.

Le secret d'une belle chevelure résidera en ce fait : la laisser légèrement grasse tout en la tenant propre. C'est pourquoi il ne faut pas laver les cheveux trop fréquemment. Trois fois par mois, c'est-à-dire environ tous les dix ou douze jours. Certains spécialistes vous disent même qu'une fois par quinzaine est un rythme très normal.

Il ne faut pas laver les cheveux avec des produits trop rudes qui les dessèchent.

Les nouveaux shampooings à l'huile ont apporté dans le domaine capillaire une note tout à fait neuve et impérieusement nécessaire.

Ces mêmes raisons vous invitent également à « brillantiner » chaque jour vos cheveux. Choisissez une brillantine très fluide et légère que vous vaporiserez au lieu de l'appliquer directement.

Enfin, il faut absolument brosser vos cheveux deux fois par jour (cent coups de brosse chaque fois suffiront). Brossez-les dans tous les sens.

La brosse employée devra être lavée très souvent à l'eau ammoniacale.

Choisissez une brosse à poils durs, car les autres, celles qui sont trop souples, ne pourront pas vous aider dans votre travail de régénération de la chevelure.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Que le monde est mauvais et combien de méchantes langues prennent, je ne sais quel plaisir malin, à toujours gloser sur le compte d'autrui ! Il suffit d'être présent dans une réunion mondaine pour vous rendre compte de la malice publique. Ainsi, j'ai été l'autre soir le témoin involontaire de propos bien acerbes dirigés contre une dame que je ne vous nommerai pas, mais que vous reconnaîtrez tout de même à travers certains traits que je m'en vais vous décrire. Tout d'abord, elle est fort snob et affecte toujours et en toutes circonstances un air supérieur et distant ; ensuite, elle ne se rend jamais en visite, même chez des intimes, sans un ruissellement de bijoux qui la fait prendre pour une vitrine de joaillier en balade. « Voilà, me direz-vous, d'excellentes raisons pour lui tomber dessus. » Point du tout, ma cousine, puisque ce n'est pas sur ces ridicules-là qu'on fit des gorges chaudes, mais sur les aventures nombreuses qu'on lui attribue, alors que je la tiens (et je la connais suffisamment pour la juger) pour une femme parfaitement vertueuse. Elle est tout simplement vaniteuse et sotte, mais point du tout perverse. De plus, je ne l'ai jamais entendue prêter l'oreille la moins bienveillante à la calomnie ou à la médisance.

Voilà des qualités certaines chez une femme qui peut parfois prêter au ridicule, mais qui ne s'est jamais occupée que de soi et n'a jamais fait de tort à personne.

On a été jusqu'à parler de son prochain divorce, son mari ne pouvant plus supporter la situation ridicule où elle le plaçait. On a même été plus loin... on a cité des faits précis et... des noms. Je pris parti de faire taire ces calomnies monstrueuses quand, à ce moment-là, la dame en question fit son entrée. Ce ne fut brusquement autour d'elle que manifestations empressées d'admiration et d'enthousiasme. Les « ma chérie » pleuvaient de tous côtés comme la grêle et il n'était de prévenances que la maîtresse de maison, qui, trois minutes auparavant narrait sur son compte les histoires les plus malveillantes, n'eut pour elle.

Ce monde-là, ma cousine, n'est-il fait que de perfidie et de ruse, de fausseté et de sournoiserie ?

Vivons donc chacun à notre guise et laissons tranquille la réputation du voisin. Mais, hélas ! c'est encore une fois prêcher dans le désert, la malignité humaine étant sans limites...

Je ne sais pourquoi, ma cousine, je vous ai parlé de tout cela, mais ma soirée de l'autre jour m'a laissé une impression bien pénible que je ne pouvais garder pour moi seul.

Votre bien affectueux cousin
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces

Nièce « Marmoussette »

Votre cas n'est pas, hélas, unique, ma chère amie. Presque à la veille de votre mariage, vous vous êtes rendu compte que votre fiancé n'était pas tel que vous vous l'imaginiez. Vous avez rompu, ce qui était la seule solution possible. Pourquoi vous torturer à présent en vous demandant ce que les gens pensent de votre conduite ? Auriez-vous préféré gâcher votre vie entière pour que les nombreux « On » qui vous entourent soient satisfaits ? Allons, voyons, ne faites pas l'enfant. Tout se tassera dans quelques jours et personne ne parlera plus de vos fiançailles rompues.

Nièce « Poil de carotte »

Je n'admets pas qu'une jeune fille flirte avec un homme marié. Un jour, quand la guerre sera finie, il retournera vers sa femme et vous vous retrouverez toute seule et plus malheureuse que jamais. Ce qu'il faut faire ? Rompre immédiatement et avant qu'il ne soit trop tard. Ce sont les compromis qui engendrent les péchés. Si vous dites « Non » à la tentation dès aujourd'hui, le danger sera presque conjuré.

Nièce « Tahitienne »

Oui, vous avez en effet le genre tahitien et je vous conseille de le souligner encore plus. Massez vos cheveux en bouclettes sur le front et laissez-les flotter librement dans le dos. Portez des couleurs un peu voyantes et de grands imprimés. Votre maquillage ocre est parfait, gardez-le. Je vous remercie pour vos deux petites photos.

Nièce « Enamorata »

Pour ce jeune homme, je vous conseille de ne rien brusquer. Il ne peut tout de même pas vous demander en mariage huit jours après vous avoir connue ? Il veut vous étudier, se rendre compte de ce que vous représentez vraiment. Enlevez-vous donc de la tête l'idée que les Américains se marient en 24 heures. Ce sont des hommes comme les autres et vous ne devez pas vous farcir la tête avec les aventures que vous voyez au cinéma. La vie réelle est toute autre.

Nièce « E. L. »

Faites tremper la tache en question dans du lait tiède. Lavez ensuite à l'eau savonneuse, rincez et recommencez immédiatement s'il reste encore des traces. Ce moyen est le seul vraiment efficace, surtout s'il s'agit d'une étoffe de toile.

Nièce « Fifi »

Après vous être épilée, passez immédiatement un peu de crème à base d'eau oxygénée. Vous en trouverez dans le commerce. Elle vous aidera à blanchir votre peau et vous n'aurez plus à vous faire du souci à son sujet.

Nièce « Juliette Chamanadju »

Vous faites de l'acné. Ne touchez pas ces boutons, car vous ne pourriez qu'en augmenter le nombre. Suivez un régime très sévère. Evitez les sauces relevées, les épices, les moutardes et les salaisons. Les conserves, viandes grasses et alcools vous sont également interdits. Mangez des légumes verts et buvez autant que possible des jus de fruits.

Nièce « Ronnie »

Pourquoi avez-vous attendu le dernier moment pour essayer de maigrir ? Ce que je vous conseille de faire ? Eh bien, nagez, nagez autant que possible, ce sera, pour vous, la seule façon de maigrir rapidement. Pour votre poitrine, faites des exercices respiratoires. D'ailleurs la natation vous aidera à la raffermir.

Nièce « Je compte sur vous »

Vous voulez sans doute parler des bains de paraffine ? Ils font rapidement maigrir, en effet, et ne représentent aucun danger pour la santé. Je ne connais malheureusement pas d'instituts de beauté à Alexandrie qui pourraient se charger de vous faire maigrir.

Nièce « Mme X »

Dites à votre mari que vous avez ouvert la lettre en question par erreur. Vous devez à tout prix vous expliquer franchement avec lui. Si vous gardiez votre déception pour vous, cela risquerait de vous écarter petit à petit de lui. Expliquez-lui combien vous l'aimez et vous lui êtes fidèle, je suis certaine qu'il aura honte de sa conduite. Ecrivez-moi de temps en temps, je voudrais mieux vous connaître.

Nièce « Me taire ou parler ? »

Parler, naturellement. Vous n'avez pas le droit de vous moquer de ce jeune homme qui vous a demandée en mariage. Vous devez tout lui raconter de votre conduite passée, sans fausse honte, sans détour. S'il vous aime — et tout me porte à croire qu'il tient énormément à vous — il comprendra et vous saura gré de votre franchise. Sinon, eh bien, vous n'aurez pas au moins à mentir durant toute votre vie.

TANTE ANNE-MARIE





NOS CONTES

L'Hirondelle

Depuis quelques jours, les hirondelles se préparaient à effectuer leur grand voyage annuel. On les voyait fendre l'air par groupes, semblables à des nuées de flèches, monter très haut dans le ciel de Londres, déjà chargé de grisaille, et ensuite piquer vers le sol, imitant les Spitfires qu'elles avaient eu tout loisir de voir à l'œuvre.

Toute la rue palpitait du frémissement de centaines d'ailes. Au crépuscule seulement, à l'heure où tous les oiseaux vont dormir, le silence parvenait à triompher.

Et un beau jour, les hirondelles disparurent, laissant le champ libre aux moineaux casaniers. Un premier vent envoyé par l'hiver balayait déjà furieusement les feuilles mortes. Alors une hirondelle, solitaire et éperdue, parcourut la rue dans tous les sens, en poussant de petits cris de détresse. Vers la fin du jour, son désespoir grandit, grandit, et le petit oiseau semblait l'incarnation de la terreur et de la solitude. Où étaient ses compagnes ? Seule, dans les remous de ce vent, l'hirondelle se lamentait en vain.

La vieille dame aux cheveux gris, qui ne parlait jamais à personne, et qui était arrivée d'Autriche un jour, il y a trois ans, longeait la rue à petits pas. A la vue de l'hirondelle, elle s'arrêta net et, pâlissant affreusement, s'adossa à un mur. Une jeune femme venant à sa rencontre s'empressa :

— Etes-vous souffrante ? Puis-je vous être utile ?

La dame aux cheveux gris secoua la tête et, montrant du doigt l'hirondelle, devenue un point noir dans le lointain, dit :

— Ne voyez-vous pas ? N'entendez-vous pas les cris de cette pauvre bête ? Comme elle doit être effrayée ! Que deviendra-t-elle, mon Dieu ?

La jeune femme ne put s'empêcher de ressentir quelque dépit. Alors que le monde entier se débattait dans une guerre sanglante, qu'importaient les vicissitudes d'une hirondelle ?

La dame aux cheveux d'argent parut deviner ses pensées :

— Vous croyez que je suis folle, dit-elle. Peut-être le suis-je, et cela ne serait pas étonnant. Je ne puis supporter de voir ce petit oiseau souffrir l'agonie de la peur. Ce spectacle me rappelle l'un des moments les plus tragiques de toute mon existence, un moment qui ne cesse de me hanter depuis des années...

Sa voix s'éteignit dans un souffle. La jeune femme comprit qu'elle avait besoin de parler, que trop longtemps cet être torturé avait gardé le silence.

— Racontez-moi, dit-elle gentiment.

•

La vieille dame acquiesça de la tête, et, après avoir lancé un dernier regard dans la direction de l'hirondelle, elle commença son récit :

— C'est la seconde fois que j'assiste à une pareille vision de terreur. Il s'agissait, non pas d'un oiseau, mais d'une jeune femme, une fillette presque. Nous habitions la même ville, une petite localité où tout le monde se connaissait. Le Danube coulait majestueusement, presque sous nos fenêtres, et les collines verdoyantes encadraient tout autour la petite ville. Les habitants menaient une vie tranquille, et les jours s'écoulaient paisibles. Nous n'entendions même pas les échos des trépidations dont était secoué le monde.

La vieille dame s'arrêta, comme conquise par le tableau qu'elle venait d'évoquer : la petite ville, arrosée par le grand fleuve, dans son cadre de collines couvertes de verdure...

— Lorsque les Allemands arrivèrent, notre petite ville fut transformée en enfer. Nous nous trouvâmes parmi les diables sans savoir par quel miracle ou accident. La jeune femme dont je vous ai parlé était une enfant espiègle et gâtée. Deux ans plus tôt, à l'âge de dix-sept ans, elle avait épousé un médecin plus âgé qu'elle qui l'adorait. Lui et Ruth étaient presque les seuls Juifs de la localité. Nous — à l'époque je pouvais encore dire « nous » — nous connaissions bien le jeune ménage, et les aimions beaucoup tous deux.

« Un soir de mars, les nazis frappèrent à leur porte : ils emmenèrent le mari, et Ruth demeura seule. Je suis convaincue que la malheureuse ne parvint même pas à se rendre compte de ce qui arrivait. Pendant des heures, elle demeurait assise à la fenêtre, attendant son mari. Il n'avait jamais fait de mal à personne. Pourquoi donc l'arrêtaient-ils ? En quelques jours, la petite ville avait été plongée dans la désolation. De nombreuses personnes disparurent mystérieusement : nous ne savions pas si elles étaient parvenues à s'enfuir, ou bien si elles avaient été emmenées dans un camp de concentration.

« Seuls les diables demeurèrent, ameutant tout le pays de leurs cris sauvages et de leurs fusillades.

« Pendant plusieurs jours, je n'osai pas sortir de chez moi. Nous habitions une petite maison, avec un jardin entouré d'un grand mur gris. Nous nous croyions à l'abri des bêtes féroces qui avaient pris possession de la ville ; puis, un soir, un groupe de nazis se présenta : ils emmenèrent mon fils. Je savais que je ne le reverrais plus.

« Pouvais-je continuer à demeurer dans la grande pièce, me promener dans le jardin où nous avions été si heureux ? Je saisis le revolver d'ordonnance qui avait appartenu à mon mari et quittai la maison.

« Je ne savais pas ce que je comptais faire de cette arme : peut-être abattre l'une de ces brutes, m'enfuir dans les collines et me tuer ?

« Je poussai la porte du jardin. Je vis Ruth qui passait. Je voulus la rejoindre, pour lui dire de rentrer chez elle, mais elle marchait rapidement, comme si quelqu'un était à ses trousses. De temps en temps, lorsqu'elle croisait des passants, elle s'arrêtait, indécise, voulant probablement leur parler. Mais tous les habitants de la ville semblaient avoir perdu l'usage de la vue. Ils poursuivaient leur chemin, comme si Ruth était devenue invisible. Une jeune fille sortit d'une maison. Je la reconnus de loin. C'était la meilleure amie de Ruth : elles étaient inséparables. Ruth se précipita vers elle : la jeune fille rentra précipitamment dans la maison. Juste à ce moment, j'aperçus le visage de Ruth, sa malheureuse petite frimousse d'enfant. Depuis, ce visage m'a toujours hantée, et je le verrai devant moi jusqu'à la fin de mes jours. Je voudrais pouvoir vous décrire exactement l'expression de terreur irraisonnée, de désespoir qui habitait ces yeux sombres, ces yeux qui interrogeaient : « Qu'ai-je donc fait ? Vous ai-je jamais causé un tort quelconque ? »



SOLUTIONS

LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Cri des Croisés*
2. — *Saint-Louis.*
3. — *Philippe VI de Valois*
4. — *Edouard III.*

LE LOUEUR DE VOITURES

Les voitures étant à 4 places, il est évident que le nombre de leurs occupants est un multiple de 4. Ce nombre ne peut donc se terminer que par un 4, un 8, un 2, un 6 ou un zéro, donc un chiffre pair. Or les chars-à-bancs étant à 9 places, le nombre de leurs passagers ne peut être qu'un multiple de 9. Il faut donc d'abord que ce nombre soit impair, puisque le total de 59 est impair. Quels sont les multiples de 9 qui sont impairs et qui sont inférieurs à 59 ? Il y a 27 et 45. Le nombre 45 ne convient pas puisqu'il resterait alors 14 personnes, nombre qui n'est pas un multiple de 4. Mais 27 qui est égal à 3 fois 9 convient, car il reste alors 32 personnes, soit 8 fois 4.

Le loueur enverra donc 3 chars-à-bancs et 8 voitures.





« Pendant un long moment, Ruth demeura pétrifiée. Puis elle se mit à courir, en titubant, comme si elle était ivre. Quelques diables, portant brassard à croix gammée, la considéraient en poussant d'énormes éclats de rire. Sans savoir ce que je faisais, je saisis le revolver. Puis, je me dis qu'il valait mieux, au lieu de m'en prendre aux diables, d'essayer de venir en aide à Ruth. Elle courait toujours, s'engageant sur les prés, enfilant des rues sans issues et revenant à l'avenue principale. Elle cherchait un secours, une personne qui fût aimable avec elle : en vain. Elle ressemblait exactement à cette petite hirondelle : elle savait qu'elle était perdue, qu'elle allait mourir abandonnée de tous, et pourtant elle ne voulait pas y croire, espérant malgré tout, comme un petit enfant.

« Soudain, elle s'arrêta, pantelante : elle tremblait des pieds à la tête. J'étais arrivée tout près d'elle, et j'allais tendre la main pour la ramener à la maison, pour lui dire qu'elle n'était pas tout à fait abandonnée dans cet enfer, et qu'un être humain allait demeurer à côté d'elle. Je levais le bras et ouvrais la bouche pour parler, lorsque derrière moi j'entendis des voix. Je distinguai l'accent guttural des Allemands du Nord. L'une de ces voix disait :

« — N'est-ce donc pas la mère de ce bonhomme que nous avons ramassé la nuit dernière ? Elle a de l'effronterie de se montrer en public.

« — Nous lui apprendrons bientôt les bonnes manières, dit une autre voix noyée dans un rire gras.

« Ruth était tout près de moi : je pouvais la toucher. Mais je ne fis pas un mouvement. J'avais compris qu'aux yeux des nazis j'étais un être marqué et que tous ceux auxquels j'adresserais la parole deviendraient des suspects. Je ne pouvais pas parler à Ruth, être affectueuse avec elle sans mettre sa vie en danger. J'entendis encore des rires derrière moi : les rires de l'enfer.

« Vous rendez-vous compte ? Vouloir être utile et ne pas pouvoir bouger de peur d'attirer une calamité sur la tête d'une innocente ?... Ruth me regarda longuement. Un pitoyable sourire illumina son visage et ses yeux s'animèrent. Elle fit un pas vers moi. Et moi, moi je lui tournai le dos et m'éloignai rapidement. Cette même nuit, elle se suicida en avalant du poison. »

La dame aux cheveux gris avait affreusement pâli :

— Suis-je responsable de la mort de Ruth ? Devais-je, malgré le danger pour elle, me pencher sur cette malheureuse ? Je ne sais pas... Après tout, peut-être les diables l'auraient-ils épargnée.

Des gouttes de pluie commencèrent à tomber. La dame aux cheveux d'argent se tenait toute droite, les yeux injectés de haine. Elle regarda la jeune femme comme si elle la voyait pour la première fois, puis elle murmura sourdement :

— Il vaut mieux que vous ne m'adressiez pas la parole. Vous savez, mon fils... Quatre semaines plus tard, ils m'envoyèrent ses cendres. Dans une urne. Je dus payer pour l'urne. Soyez prudente.

La jeune femme dit doucement :

— Vous oubliez que vous êtes en Angleterre maintenant ?

— En Angleterre ? (La vieille dame sembla s'éveiller.) Naturellement, vous avez raison. Mais je n'arrive pas à m'habituer à l'idée que je suis ici. J'ai toujours l'impression de vivre là-bas, sur une rive d'un grand fleuve, et de voir Ruth courir affolée dans la rue.

« Maintenant, il ne me reste plus qu'à attendre, dans ma chambrette, le jugement du Seigneur. »

●

Au loin, un avion rugissait comme une bête sauvage, passant à travers les nuages gris. Le tonnerre des canons retentissait sourdement aux environs de Londres.

IL FAUT ATTAQUER... (Suite de la page 5)

plâtré à la suite d'une blessure, était chez lui. L'ami suisse lui expliqua que son cousin avait obtenu la permission de passer quelques jours en Suisse, pour sa convalescence.

Le soldat blessé était amer au sujet de ses expériences, et Mussolini était l'objet de son blâme. Il raconta qu'après quelques semaines d'entraînement près de sa maison, dans le Nord, il avait été transféré vers une ville de la côte dans le Sud. Bien qu'il n'eût aucune expérience des canons anti-aériens, il reçut l'ordre d'en manier un. La nourriture était mauvaise. Le repas habituel consistait en une soupe peu différente de l'eau, en une petite quantité de haricots, du pain noir et quelques doigts de vin rouge. Les soldats dormaient sur de la paille dans de sordides baraques, près des batteries. La même rancœur existe chez la plupart des soldats. C'est ce qui explique sans doute leur empressement à se constituer prisonniers et leur bonne humeur, une fois que cela est fait.

LA PÉNURIE DES VIVRES

Les rapports émanant de Suisse indiquent que le menu des tables italiennes a atteint, comme le statut politique et militaire, un niveau dérisoire. Les Italiens arrivant en Suisse pour affaires se gavent de nourriture comme s'ils n'avaient jamais mangé auparavant. Et après un plantureux repas, on en a vu qui paraissaient avoir encore faim. C'est qu'il n'y a rien en Italie de tout ce qu'on trouve en Suisse. La viande est rare. Un morceau aussi grand que le poing doit satisfaire un Italien pour une semaine entière. Les olives elles-mêmes et l'huile sont difficiles à se procurer. Les fruits et les légumes ne se trouvent plus avec la même abondance qu'avant la guerre. Chaque train de charbon que les Allemands envoient dans la péninsule revient vers le Reich avec fruits, et toutes sortes de vivres. La Suisse a toujours dépendu de l'Italie pour le gros de ses fruits. Elle n'en reçoit plus maintenant. L'été dernier, les fraises italiennes qui venaient en si grandes quantités ont soudainement disparu du marché. La raison en était que les Allemands forcèrent leurs « alliés » à la leur céder entièrement.

Les prix ont atteint des chiffres astronomiques. Ils ont au moins triplé alors que la qualité des marchandises a énormément baissé.

Pour toutes ces raisons, si les Italiens ne sont peut-être pas encore mûrs pour une révolte, il est fort probable que, comme les Français accueillirent les Anglo-Américains en Afrique du Nord, ils seraient prêts à modifier soudainement leur attitude. Il ne faut pas négliger en outre les Italiens de l'étranger. Il y a peu de familles italiennes qui n'aient pas de parents au dehors et particulièrement aux Etats-Unis. Pour la plupart, les Italo-Américains ont fait la meilleure propagande auprès de leurs compatriotes d'origine, contre le fascisme. La manière dont ils sont traités a certainement donné à réfléchir aux habitants de la péninsule. C'est là un facteur dont il faut tenir compte et que les Alliés ne manqueront certainement pas d'exploiter.

Nos lecteurs écrivent..

Missouri

● *Mais non, mon vieux, mais non, ne soyez pas un jaloux rétrospectif. Si la jeune personne s'est laissée parfois embrasser avant de vous connaître, cela n'est pas dire qu'elle ne vous sera d'une fidélité absolue. Elle a au moins la qualité très louable d'être franche et ne vous laissez pas importuner par une introspection trop minutieuse dans la vie passée de celle que vous aimez. Elle vous aime aujourd'hui très sincèrement. N'hésitez pas à poursuivre avec elle vos projets.*

Goutte de rosée

« ...et puis vous ne pouvez entendre parler une jeune fille maintenant sans qu'elle ne vous dise : « Je connais un jeune capitaine... quel amour ! » Ou : « Mon fiancé m'a dit... mon fiancé m'a déclaré... » Inutile d'ajouter que le fiancé de mademoiselle est un jeune militaire beau et fringant. Elles vous cassent littéralement la tête du matin au soir en prenant avec cela des airs avantageux, etc... »

● *Que voulez-vous, petite amie ? La mode est aujourd'hui aux militaires. L'uniforme a toujours exercé sur les femmes un immense prestige, et aujourd'hui plus que jamais. Tant pis pour les civils !*

Gil

J'ai 18 ans, elle en a 17. Je suis éperdument amoureux et je ne sais si la chose est réciproque. Mes aveux la font sourire et, derrière son regard, on lit toujours une expression de moquerie. Il m'est impossible de la définir moralement. Elle est physiquement très jolie. Jaloux de caractère, je souffre de cette situation et de ne pas être sûr de ses sentiments envers moi. M'aime-t-elle ? Que dois-je faire ?

● *Ah ça, mon jeune ami, me prenez-vous par hasard pour un magicien ? Votre jeune amie me paraît être très séduisante, mais je ne peux vraiment pas vous dire si elle vous aime ou pas. Pourquoi ne pas le lui demander ? Mais non, ces choses-là ne se demandent pas. Un regard, une expression de visage suffisent à vous fixer plus que ne le feraient des mots.*

Idole sacrifiée

● *Votre histoire est bien complexe, chère amie, et je conçois les tourments dans lesquels vous vous débattez. Il me semble que votre premier fiancé ne mérite aucun retour en arrière et que vous devriez essayer de vous attacher davantage au second qui me paraît sincère et loyal. Ce n'est pas sur son instigation que votre premier fiancé vous a écrit sa lettre de rupture. Croyez-moi, poursuivez votre route avec confiance. Le temps se chargera de cicatriser votre blessure et de vous faire voir plus clairement les choses.*

Dois-je l'épouser ?

Il m'aime à la folie. Quant à moi, je n'ai pour lui qu'un sentiment d'amitié. Cependant je suis pauvre et mon mariage avec cet homme signifierait pour moi la fin de tout souci matériel, pour mes parents aussi.

● *Alors n'hésitez pas un dixième de seconde. Dites oui tout de suite. Il n'y a aucun mal à recevoir de l'argent de cet homme pour votre trousseau du moment que dans quelques semaines il deviendra votre mari.*

Cruel dilemme

Après avoir demandé ma main et fixé notre mariage au courant de juin prochain, ce jeune homme, dont j'ai fait la connaissance l'hiver dernier à Alexandrie, me laisse durant plus de trois semaines sans nouvelles. Un beau jour, un ami à lui vient me voir pour me dire que mon fiancé voudrait retirer sa parole pour des raisons intimes qu'il ne m'expliqua pas. Résignée, je tâchai de l'oublier quand, il y a quelques jours, je reçois de lui une lettre enflammée : « Je vous aime toujours autant, m'écrit-il, et si j'ai mal agi, je vous demande de me pardonner. Je vous mettrai au courant de certaines choses... et vous comprendrez. De grâce, écrivez-moi vite pour me dire que vous avez malgré tout confiance en moi, etc... »

Que pensez-vous, Horatius, de cette façon d'agir ? Je l'aime toujours, mais crains d'avoir affaire à un homme léger et versatile. Conseillez-moi.

● *Connaissez-vous assez ce jeune homme ? Avez-vous été mise en contact avec sa famille ? Est-il d'un milieu honorable ? Dans ce cas, écrivez-lui de venir au Caire et d'avoir avec vous une explication franche. Ne le condamnez pas de suite sans savoir exactement ce qui a pu l'inciter à agir ainsi. Peut-être avait-il des raisons sérieuses ? Peut-être saura-t-il vous convaincre qu'il ne pouvait agir autrement ? Faites-le venir immédiatement et écoutez ses arguments. Vous saurez mieux ensuite décider de votre destinée.*

HORATIUS

DÉLASSONS-NOUS...

LE TOTAL MIRACULEUX

Voici une expérience très curieuse, qui étonnera même les plus forts en mathématiques.

Demandez à quelqu'un d'inscrire un nombre de 6 chiffres. Aussitôt, sur un morceau de papier, vous inscrivez ce même nombre, en diminuant le chiffre des unités de 3 et en plaçant un 3 à gauche, comme chiffre des millions. Si la personne a écrit, par exemple, 875327, vous inscrivez sur votre papier : 3875324. Ce papier vous le mettez dans votre poche.

Vous reprenez alors la première feuille, celle où est écrit le premier nombre, et vous demandez à la personne d'écrire un second nombre de 6 chiffres.

A votre tour d'en écrire un. Et vous inscrivez un nombre tel que chacun de ses chiffres soit le complément, pour faire 9, du chiffre immédiatement au-dessus. Si le chiffre au-dessus est 7, vous inscrivez 2, si le chiffre est 5, vous inscrivez 4, etc. Puis c'est de nouveau au tour de l'autre personne d'inscrire un nombre de 6 chiffres. Puis à votre tour, et vous agissez exactement comme ci-dessus. Vous répétez trois fois la double opération, ce qui, avec le premier nombre inscrit, donne une addition de 7 nombres, vous tracez un trait au-dessous, et, tirant triomphalement le papier de votre poche, vous dites : Voici le total.

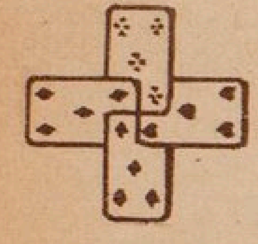
Voici un exemple : La personne ayant inscrit : 875327, vous préparez votre total : 3875324.

Voici la suite des opérations :

La personne inscrit	875327
La personne inscrit	341618
Vous inscrivez	658381
La personne inscrit	493648
Vous inscrivez	506351
La personne inscrit	181632
Vous inscrivez	818367
Et le total est bien	3875324

UN PETIT TOUR DE CARTES

Prenez les quatre cinq d'un jeu de cartes et demandez à quelqu'un de disposer ces quatre cartes sur la table, la face en dessus, en les superposant à volonté et de manière que l'on ne puisse voir que quatre points sur chacune.



Voici la seule et unique manière :

NE DITES PAS
MAIS DITES

Ne vide pas l'eau.
Ne verse pas l'eau.

Réunis ensemble.
Réunis.

Lire sur le journal.
Lire dans le journal.

Tant qu'à moi.
Quant à moi.

Cette pauvre femme est perclue.
Cette pauvre femme est percluse.

C'est une panacée universelle.
C'est une panacée.

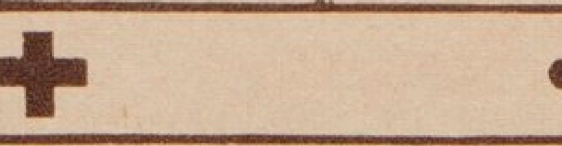
Sucrez-vous.
Prenez du sucre.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — Dieu le veut.
2. — Le roi pour le royaume et non le royaume pour le roi.
3. — Qui m'aime me suive.
4. — Honni soit qui mal y pense.

LE « PUNCTUM CAECUM »

Nous avons tous, dans l'œil, une petite zone qui ne voit pas. C'est le « punctum caecum », ou point aveugle. Fermez l'œil droit, et regardez le point noir de l'œil gauche. Vous apercevrez en même temps la croix noire.



Maintenant, approchez légèrement le dessin, ou éloignez-le. Vous découvrirez une distance précise (environ 14 cm.) où la croix noire disparaîtra.

LE LOUEUR DE VOITURES

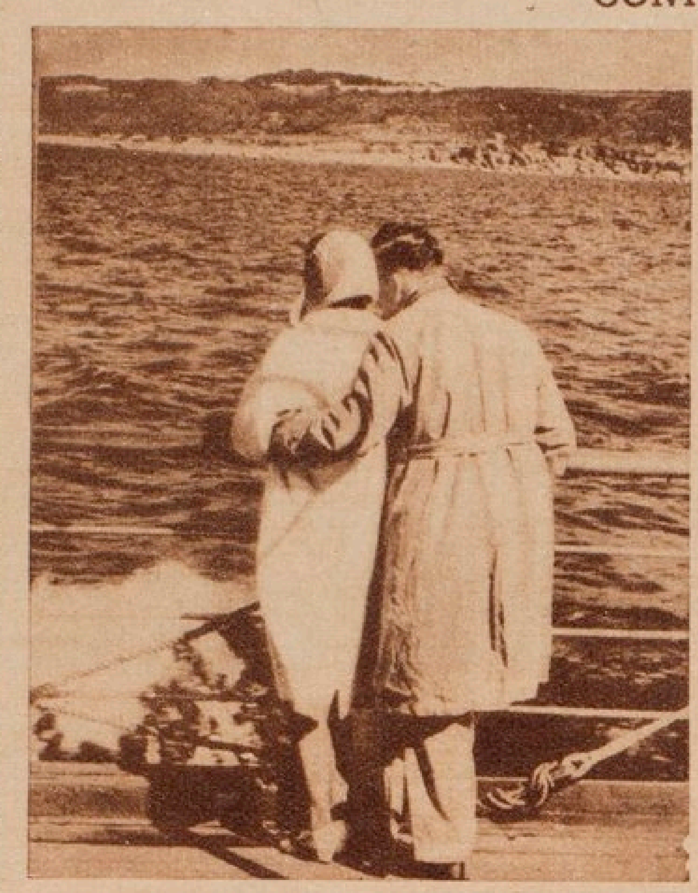
Un loueur de voitures doit envoyer à l'occasion d'un mariage des voitures et des chars-à-bancs pour 59 personnes.

Le loueur n'avait que des voitures à quatre places et des chars-à-bancs à neuf places.

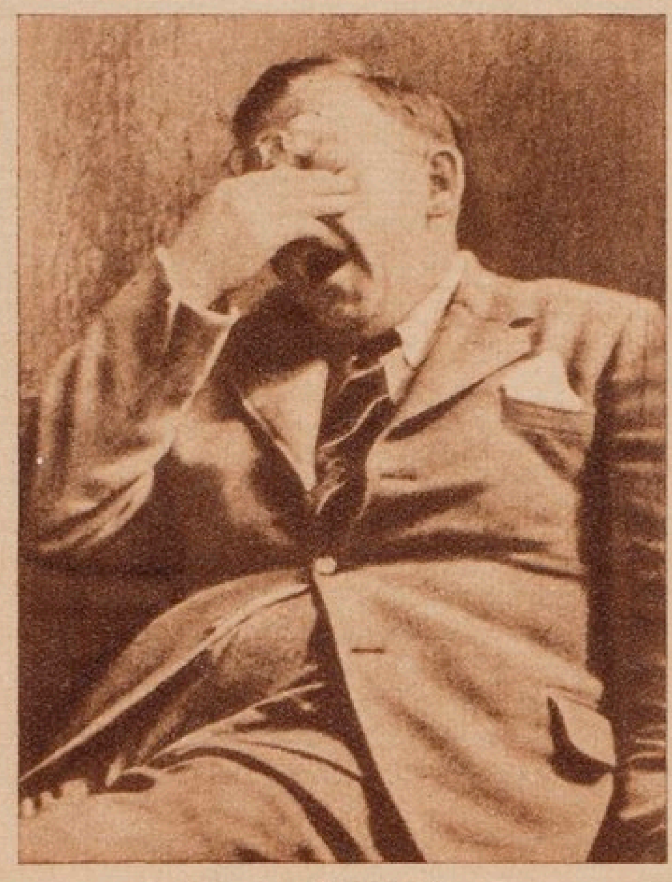
Or il voulait envoyer exactement le nombre de véhicules voulu pour accommoder tout le monde sans qu'il restât une place libre.

Combien de véhicules de chaque sorte envoya-t-il ?

CONTRASTE



— Jeunesse.



— Age mûr.

DE QUAND DATENT LES VIRGULES?

Bien que le point seul ait déjà souvent figuré sur nombre de manuscrits, on ne l'employait que d'une manière extrêmement fantaisiste. La virgule, elle, était inconnue et ne figurait même pas dans les chiffres. C'est seulement au début du XIe siècle qu'on la vit apparaître, en compagnie du point, en tant que signe de ponctuation. Ce nouveau signe tenait lieu indifféremment de point ou de virgule. Parfois, celle-ci était surmontée de deux points, aucune règle nettement déterminée n'existant dans ce domaine.

Au siècle suivant, on usa même d'un signe singulier destiné à séparer les mots ou les phrases les unes des autres et qui était composé de trois points superposés, ronds ou carrés.

Ce n'est qu'au XIIIe siècle que la virgule eut droit de cité et qu'on la destina à un tout autre usage que le point, à celui qu'elle n'a cessé d'occuper depuis lors.

PARRAINAGES...

Il est des mots qui sont d'un usage tellement courant qu'on en arrive à oublier qu'ils ne représentent, somme toute, que le nom de leurs parrains.

C'est ainsi :

Qu'un *assassin* est le nom d'un membre d'une secte religieuse qui, du temps des Croisés, se livrait à des actes de violence sous l'influence du hachisch ;

Qu'une *bressant* est le nom de l'acteur Bressant qui lança cette manière de se couper les cheveux et cette coiffure ;

Qu'un *gibus* est le nom du chapelier Gibus qui imagina de rendre le haut-de-forme moins encombrant en le pliant au moyen de ressorts cachés à l'intérieur ;

Qu'un *gilet* vient du personnage de comédie Gilles qui portait un vêtement court et sans manches ;

Qu'un *lloyd* doit son nom à Lloyd, propriétaire d'un cabaret de Londres où avaient l'habitude de se réunir les assureurs maritimes...

GRAINS DE SAGESSE

L'amitié, cette fleur rare du mariage, a des épines qui n'ont pas toujours des roses.

TCHENG-KI-TONG.

L'amitié n'est si divine que parce qu'elle donne le droit de dire la vérité aux hommes qui la disent si peu et l'entendent si rarement.

LACORDAIRE.

Dieu a créé l'amitié pour faire supporter la terre.

LAMARTINE.

Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme que nous pouvons souffrir d'en être méprisés et de n'être pas dans l'estime d'une âme. Et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

PASCAL.

RIONS

— Il faut être idiot pour affirmer qu'on est sûr de quelque chose !
— Tu en es certain ?
— Absolument !

●

La fiancée. — As-tu appris la mauvaise nouvelle ?... Papa s'est ruiné !...
Le fiancé. — Le misérable !... Je savais bien qu'il ferait de tout pour nous séparer...

●

La maîtresse (après avoir battu l'enfant). — Tu sais bien, mon chéri, que si je te frappe, c'est parce que je t'aime...
L'enfant (pleurant). — J'aurais voulu être suffisamment grand pour te rendre ton amour...

●

— Sais-tu que Paul D. est à l'hôpital ?
— A l'hôpital ? Mais je l'ai vu pas plus tard qu'hier soir dansant avec une jolie blonde !
— Oui... Mais sa femme aussi l'a vu !...

●

Jacques. — Je viens d'apprendre que ma tante Albertine est morte hier, me laissant...
Sa fiancée (à brûle-pourpoint). — Te laissant ?...
Jacques. — ...seul au monde.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 14)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)